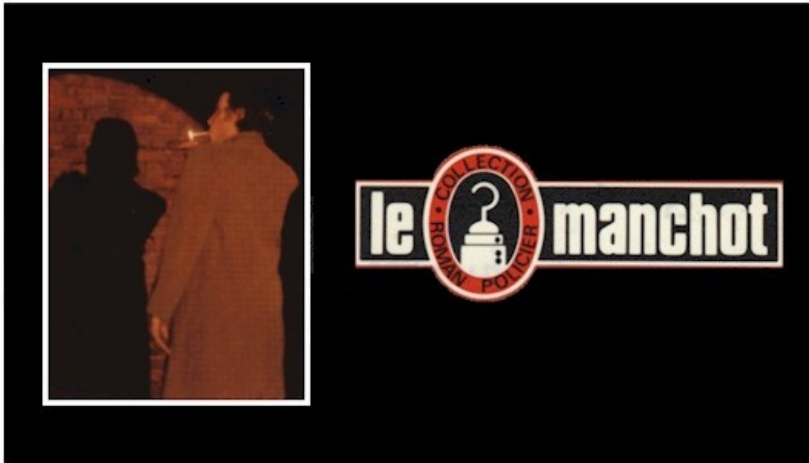


PIERRE SAUREL
L'amnésique



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchoth # 34

L'amnésique

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 439 : version 1.0

L'amnésique

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Nuit mouvementée

Deux heures du matin. L'homme avançait d'un bon pas sur la route qui conduisait de Victoriaville à Drummondville. Durant la journée, il y avait eu des signes de printemps dans l'air. Le soleil de mars avait réussi à se frayer un chemin à travers les nuages et avait brillé de tous ses feux, faisant fondre le peu de neige qui restait le long des routes.

Mais, sitôt le soleil caché, la température avait baissé. Et comme il arrive souvent en cette période de l'année, une brume épaisse était apparue. Les voitures avaient de la difficulté à se faufiler entre ces bancs de brouillard qui empêchaient les conducteurs de voir à plus d'une cinquantaine de pieds devant eux.

L'homme avait relevé le collet de son

imperméable afin de couper la froidure qui cherchait à le transpercer. De temps à autre, quand les nuages opaques étaient soulevés par le vent, il apercevait une vague lueur devant lui. Il approchait de Drummondville.

Il marchait sur l'accotement de la route, car l'asphalte était devenu très glissant.

« Encore une vingtaine de minutes et je devrais y être », songea le marcheur.

De temps à autre, une voiture passait près de lui, à vitesse réduite. À deux reprises, il avait tenté de faire de l'auto-stop. Mais les conducteurs l'avaient sans doute aperçu trop tard.

« Et en pleine nuit, rares sont ceux qui laissent monter un homme seul. »

Il s'arrêta quelques secondes, tira de sa poche un « 10 onces » de cognac. Il n'en restait qu'une gorgée. Il vida sa bouteille et la lança dans les champs.

« Heureusement que j'avais un peu d'alcool. Un bon coup, ça ne nuit pas par un temps pareil. »

Il replaça l'épaisse serviette de cuir sous son bras. Plus il approchait de la ville, plus elle devenait lourde à porter. Mais c'est quand même d'un pas alerte qu'il reprit sa marche.

*

– Linda, sois raisonnable !

Edmond avait de la difficulté à conduire sa voiture. Il avait beaucoup bu, il se sentait étourdi et cette brume l'empêchait de bien distinguer la route.

– Tu devrais attacher ta ceinture de sécurité, dit-il à la jolie fille assise près de lui.

– Non. Je veux être près de toi. Je t'adore !

Elle chercha à l'embrasser, mais Edmond dégagea sa tête. L'auto zigzagua. Edmond réussit à la redresser.

– Je déteste ta femme, murmura Linda. Je voudrais t'avoir toujours avec moi, toujours. Arrête la voiture. J'ai besoin de toi.

– Linda, je t’en prie. Il est deux heures du matin et puis, j’suis pas un surhomme. Nous avons fait l’amour trois fois.

– Tu as hâte de retrouver ta femme, avoue-le donc.

– Mais non. Elle m’attend pas avant trois heures. Mais on voit rien devant soi. S’arrêter sur l’accotement, ce serait risqué. Dans une quinzaine de minutes, nous serons à Drummondville...

– Tu dis que tu es trop connu. Tu veux jamais arrêter dans un motel.

Soudain, la main de la fille se posa entre les jambes de l’homme et Linda commença à caresser son amant.

– Tu es un menteur ! Tu pourrais encore faire l’amour.

– Laisse-moi, ça n’a pas de sens, nous risquons un accident.

Mais Linda n’écoutait pas l’homme qu’elle aimait. Elle se collait à lui. Elle réussit à glisser sa main à l’intérieur des pantalons de l’homme.

Edmond appuya sur l'accélérateur. Cette fille était insatiable. Il regrettait de s'être laissé attirer dans ses griffes. Mais, elle était si belle, si bien faite. Elle pouvait faire perdre la tête à n'importe qui.

« Si seulement je peux arriver à Drummondville, elle va me laisser. »

Edmond n'en pouvait plus. Linda riait, elle ne voulait pas entendre raison. Et l'homme appuyait de plus en plus sur l'accélérateur. Soudain, il sentit la voiture glisser sur la glace. L'automobile piqua vers la gauche, risquant de s'écraser dans le fossé. Edmond voulut freiner, c'était inutile. Il tourna violemment le volant et, brusquement, la voiture fit presque un tête-à-queue, se dirigea vers la droite et, comme les roues avant touchaient l'accotement, Edmond put la redresser.

Linda avait poussé un cri, elle s'était redressée.

– Tu es fou, Edmond, tu vas nous tuer !

– C'est ta faute. J'espère que tu vas t'attacher

maintenant.

Sans rien dire, la fille reprit place à la droite du conducteur, attacha sa ceinture de sécurité. Edmond poussa un soupir de soulagement. Il l'avait échappé belle ! Dans quelques minutes seulement, il serait rendu à Drummondville. Il avait bel et bien l'intention de ne plus revoir Linda, même si cette dernière menaçait de tout dire à son épouse.

« Je m'en fous, songea Edmond. Si elle parle, tant mieux. Il y a longtemps que j'aurais dû divorcer d'avec Yvette. Linda ne fera que précipiter les événements. »

Et le couple arriva bientôt à la ville, sans se douter que la voiture avait failli tuer un homme !

*

L'homme marchait du côté gauche de la route, faisant face aux voitures qui venaient en sens inverse. C'était beaucoup plus prudent, même si les véhicules étaient très rares.

Apercevant une lueur, derrière lui, l'homme se retourna. Une automobile approchait.

« Bah, ça ne vaut pas la peine de tenter d'arrêter cette voiture. »

Soudain, l'automobile qui roulait beaucoup trop vite se mit à zigzaguer.

« Il est fou, il va se tuer ! »

La voiture arrêta de zigzaguer, mais elle filait directement vers la gauche, elle fonçait sur lui. Le conducteur n'avait pas dû le voir.

L'homme n'hésita pas et se lança dans le fossé. En tombant, la serviette de cuir qu'il tenait à la main virevolta dans les airs pour aller s'écraser plus loin, dans le champ.

La tête de l'homme à l'imperméable heurta une pierre et il resta étendu, inconscient, dans le fossé.

Il était peut-être trois heures du matin lorsque deux motards, se dirigeant vers Victoriaville, passèrent à la hauteur de l'inconnu.

Les deux jeunes gens avaient attendu que le temps s'éclaircisse avant de reprendre la route.

Une pluie fine, glacée, s'était mise à tomber et la brume était disparue aussi rapidement qu'elle était sortie de terre.

– Hé, tu as vu, il y a quelqu'un dans le fossé.

Les deux motards stoppèrent. Ils se penchèrent sur l'homme, inconscient.

– Il est mort, dit un des jeunes.

– Tu crois ?

– En tout cas, on fait mieux de pas s'attarder ici. Ils vont croire que c'est nous qui l'avons frappé.

– T'as raison. On blâme les motards pour tout ce qui arrive.

L'un des deux était déjà prêt à se remettre en route.

– Attends une seconde, Christ ! Y a pas un chat. On va toujours voir s'il a de l'argent sur lui.

Il fouilla les poches du blessé, trouva un trousseau de clés qu'il lança au loin, un mouchoir, un peu de monnaie et, dans la poche arrière, un porte-monnaie.

– Ne restons pas ici, y a une voiture qui approche. Allons-y !

Le motard glissa le porte-monnaie dans sa poche et les deux motos se remirent en route. Ce n'est qu'une fois arrivés à Victoriaville que les deux motards s'arrêtèrent dans un restaurant.

– Bouge pas, je vais aller à la toilette et jeter un coup d'œil dans le porte-monnaie.

– Je t'accompagne. Tu vas dire qu'il n'y a rien dedans. Je te connais.

– Vas-y toi, Christ ! Moi, je te fais confiance.

– Tu dis ça parce que t'as pu regarder dans le porte-monnaie.

Le jeune homme le prit des mains de son ami, s'enferma dans la salle de toilette et ouvrit le petit étui de cuir. Il n'y avait que deux billets de vingt dollars, un de cinq et six billets de un dollar, soit un total de cinquante et un dollars.

« Et un très beau porte-monnaie. Je le garde. »

Il jeta un coup d'œil sur les papiers, les cartes d'assurance-maladie, d'assurance-sociale, s'arrêta durant quelques secondes en apercevant

deux cartes de crédit :

« Non, c'est trop dangereux. »

Il déchira les papiers, les cartes, jeta le tout dans la toilette et tira la chasse d'eau. Quelques instants plus tard, il rejoignait son compagnon.

– Cinquante et un dollars en tout. Ça nous en fait chacun vingt-cinq. Je t'en donne vingt-six et moi, je garde le porte-monnaie vide. J'ai jeté tous les papiers.

Et les deux motards semblaient fort heureux d'avoir fait un peu d'argent aussi facilement.

*

L'homme ouvrit les yeux. Il avait un mal de tête terrible. Il chercha à se lever, mais la terre semblait s'être engagée dans une folle farandole. Tout tournait, les arbres semblaient vouloir pousser à l'envers. L'homme ferma les yeux, réussit à s'asseoir. Le jour était levé. Le soleil qui commençait à poindre avait réussi à faire fuir les derniers nuages et la journée s'annonçait

ensoleillée.

« Ah ça, mais que m'est-il arrivé ? ».

L'homme cherchait à se souvenir, mais c'était un trou béant, un tunnel sans fin, noir comme la nuit.

« Du calme, je vais sûrement me rappeler. »

Il se redressa. Maintenant, sur la route, la circulation était plus intense. Les ouvriers des usines de Drummondville se rendaient au travail. Mais l'homme avait beau regarder autour de lui, il ne reconnaissait pas le paysage, il ne savait pas du tout où il se trouvait.

Il glissa les mains dans ses poches.

« Rien, absolument rien. J'ai dû être volé, oui, c'est sûrement ça. »

Soudain, dans le champ, un peu devant lui, il vit une forme rectangulaire, un objet noir. Rapidement, il s'avança pour jeter un coup d'œil sur sa trouvaille.

« Une serviette en cuir. Ça doit m'appartenir. J'ai dû l'échapper en glissant dans ce fossé. »

Enfin, il allait avoir réponse à toutes ses questions. Il fit glisser la fermeture éclair de la serviette qu'on avait dû avoir de la difficulté à fermer, tellement on l'avait bourrée. Il glissa sa main à l'intérieur et en sortit un petit paquet.

« Ah ça, mais c'est de l'argent. Des billets de cent dollars ! Il doit y en avoir une cinquantaine dans ce paquet, au moins... »

Et dans la serviette, il n'y avait que ça, d'autres paquets, la plupart de billets de cent dollars. L'homme ne les compta pas. Il était devenu extrêmement nerveux. Il avait pu voir qu'une couple de paquets contenaient des billets de cinquante.

Il replaça le tout dans la serviette et réussit, non sans difficulté, à la refermer.

Rapidement, l'amnésique réfléchissait. Comment un homme, transportant une serviette de cuir remplie d'argent, pouvait-il avoir perdu connaissance, sur une route presque déserte, en pleine nuit ?

Déjà, plusieurs scénarios s'élaboraient,

prenaient forme dans son esprit.

– Un criminel, oui, je dois être un criminel... on a dû faire un vol. J'ai pris la fuite. J'ai peut-être sauté d'une voiture en marche, avec l'argent...

Il était revenu à l'endroit exact où il avait repris connaissance. Il aperçut la roche pointue, dans le fossé, une roche sur laquelle on pouvait voir des taches de sang.

L'homme se passa la main dans les cheveux et il sentit une bosse, grosse comme un œuf, à l'arrière de la tête, et ses cheveux étaient durcis par le sang séché.

« C'est ça, je me suis frappé la tête en tombant. Je n'ai pas dû être attaqué car mes assaillants auraient emporté la serviette. »

Il s'assit sur le bord du chemin. Il voulait surtout se rappeler. Il savait qu'il était Québécois, qu'il vivait dans la région de Drummondville, il connaissait les principales villes de la province, il était allé souvent à Montréal, mais c'était tout.

« Comme c'est curieux, je me souviens des

villes, des endroits, mais je ne puis me rappeler les noms des personnes que je connais, les visages, je ne les vois pas. Il faut que je me calme. Une amnésie, la plupart du temps, est temporaire. La mémoire devrait me revenir petit à petit. »

La solution la plus logique était de se diriger droit devant, vers la ville dont il voyait les nombreuses cheminées des manufactures s'élever dans le ciel.

« Dans cette ville, il doit y avoir un hôpital. Je n'aurai qu'à m'y rendre. On me soignera. Mais je n'ai aucun papier sur moi. On me questionnera et si cet argent est le fruit d'un vol ? »

Pourtant, il ne se sentait pas du tout l'âme d'un voleur. Mais qui lui disait que cette blessure au cerveau n'avait pas changé complètement son comportement ?

Même si le mal de tête le faisait encore souffrir, il se sentait beaucoup moins étourdi. Il se releva, épousseta ses vêtements légèrement salis et c'est alors qu'il sentit quelque chose dans la poche supérieure de son veston.

« Des verres fumés. »

Il regarda la monture, puis ajusta les lunettes sur ses yeux.

« Ce sont des lunettes qu'on vend un peu partout. Les verres ne sont pas ajustés à ma vue. »

Il décida de les garder. S'il rencontrait des gens, ces verres cacheraient ses yeux, camoufleraient légèrement ses traits.

En marchant lentement, il se dirigea vers la ville qu'il voyait se dessiner devant lui. Bientôt, une pancarte lui indiqua qu'il entraît dans Drummondville.

« Je savais que je connaissais cette ville. J'y vis, j'y travaille peut-être. »

Quatre personnes se tenaient au bord de la route, comme si elles attendaient quelqu'un.

Une affiche, posée sur un poteau, annonçait que les autobus arrêtaient à cet endroit.

L'homme hésita, s'arrêta, mit un genou au sol et ouvrit la serviette. Il sortit un paquet de billets de cinquante, en prit deux qu'il glissa dans sa poche. Il referma la serviette et se mêla aux

quatre personnes qui attendaient.

On ne semblait pas le connaître. Bientôt, il vit arriver un autobus se dirigeant vers Montréal. L'homme fit un signe, l'autobus arrêta, l'un des quatre hommes qui attendaient grimpa. Il le suivit aussitôt.

– Montréal, dit-il au chauffeur. Malheureusement, je n'ai qu'un billet de cinquante.

– Ordinairement, on ne change pas les billets au-dessus de vingt. Je vais faire exception pour une fois. À l'avenir, procurez-vous de la monnaie.

L'amnésique alla prendre place tout au fond de l'autobus. Il ne voulait pas se faire remarquer. L'autobus traversa Drummondville, s'arrêta à trois reprises et chaque fois que de nouveaux passagers y montaient, l'homme se sentait extrêmement nerveux. De temps à autre, une douleur vive le piquait, le forçait à fermer les yeux et il se retenait de grimacer.

Enfin, une heure vingt plus tard, il arrivait au

centre de la métropole. Il descendit de l'autobus. Il savait qu'il était à Montréal, mais il ne reconnaissait pas la ville.

« Et pourtant, je la connais. »

Il ne savait où aller. Chaque fois que quelqu'un le regardait, il pressait le pas. Quand il croisait un policier, la peur l'envahissait et s'il ne s'était pas retenu, il se serait mis à courir.

« Faut que je me débarrasse de cette serviette. »

Il arriva devant la gare centrale et s'engouffra à l'intérieur. Il chercha tout d'abord la salle de toilette des hommes. Il s'enferma dans une cabine, sortit une liasse de billets et glissa un billet de cent dollars et quatre billets de cinquante dans ses poches.

Il se rendit ensuite à l'endroit où l'on pouvait retenir une case en glissant une pièce de monnaie qui vous permettait de prendre la clef. L'amnésique avait de la monnaie que le chauffeur d'autobus lui avait donnée. Il plaça donc la serviette de cuir dans un casier et sortit

ensuite sur la rue.

Il lui fallait acheter certaines choses, comme un porte-monnaie, un mouchoir, un peigne ; il avait également envie de fumer, il lui fallait des cigarettes, un briquet.

Cependant, les grands magasins n'avaient pas encore ouvert leurs portes, il était trop tôt. Au coin de la rue Peel, il acheta le *Journal de Montréal* et *La Presse*, un briquet et un paquet de cigarettes. Il entra dans un restaurant et se commanda un bon déjeuner. Manger lui ferait sans doute un bien énorme.

Il feuilleta rapidement les deux journaux. Il n'était pas question de vol, personne n'avait fui avec une somme de plusieurs milliers de dollars et on ne signalait aucune disparition. Après avoir mangé, il se rendit à la salle de bain, s'aspergea la tête et l'eau glacée lui fit un bien immense.

Une fois sorti du restaurant, il monta dans un taxi et demanda au chauffeur de le conduire à la bibliothèque municipale. Les portes étaient fermées. On n'ouvrait qu'à dix heures du matin.

L'homme traversa la rue Sherbrooke et se retrouva dans le parc Lafontaine. Les terrains étaient légèrement boueux. Il trouva un banc qu'il essuya avec l'une des pages de son journal, s'assit et s'alluma une cigarette. Ses mains tremblaient.

« Il faut absolument que je me souviene, tout cet argent que je transportais doit venir de quelque part. À moins que cette serviette ne m'appartienne pas ? »

Mais il chassa bien vite cette idée de sa tête. Non, ce devait être la sienne.

« Comment se fait-il que je n'aie aucun papier sur moi ? Si on m'avait volé et jeté en bas d'une voiture, on aurait pris la serviette, c'est sûr. Un homme ne voyage pas sans papiers d'identification. »

Il n'y avait qu'une solution possible.

« Des gens, probablement des adolescents, ont dû me voir dans le fossé et m'ont cru mort. Au lieu de prévenir les autorités, ils ont vidé mes poches. Il y avait de la brume, il faisait sans doute

nuit, ils ont dû oublier la serviette, ou plutôt ils ne l'ont pas vue. »

Il n'avait pas de montre. La bibliothèque ouvrait à dix heures. Quelle heure pouvait-il être ? À ce moment précis, un homme passa près de lui et il l'arrêta :

– Pourriez-vous me dire l'heure s'il vous plaît, ma montre est en réparation.

– Neuf heures trente.

– Merci.

Il lui fallait une montre, c'était indispensable. Il revint sur la rue Sherbrooke. Il n'y avait aucune boutique sur cette rue. Rendu à Amherst, il jeta un coup d'œil de chaque côté. Vers le sud, il y avait des enseignes de magasins. Il descendit donc la rue en direction du sud et, sur Ontario, il trouva une bijouterie. Il s'acheta une montre peu coûteuse. Il était maintenant dix heures moins quinze minutes.

En retournant vers la bibliothèque municipale, il continuait d'analyser la situation.

« Et si c'était un vol. Un homme ne transporte

pas une telle somme, la nuit, pour conclure une transaction, c'est impossible. Pourquoi ai-je aussi peur des policiers ? Pourquoi cette crainte qui m'envahit ? »

Il avait lu un article dans les journaux au sujet d'un double meurtre. C'était, selon les policiers, une liquidation dans le monde de la pègre, rattachée au racket de la drogue ou de la protection.

« Mais oui, ce doit être ça. Je fais sans doute partie du « milieu ». Cet argent peut appartenir à la pègre. Si je m'en suis emparé, ce sont les gens du « milieu » qui me recherchent et, si on me trouve, je ne suis pas mieux que mort. »

D'un autre côté, le vol avait peut-être été raconté dans les journaux des jours précédents, il lui fallait s'en assurer. À la bibliothèque, il put consulter les journaux des semaines précédentes, les hebdomadaires consacrés aux nouvelles policières, mais là non plus il ne trouva absolument rien pouvant l'éclairer.

Cependant, quelques articles avaient attiré son attention. Dans un journal, on parlait d'un

meurtre. Le coupable avait été arrêté grâce à la coopération de Robert Dumont et de son équipe.

Et, dans un autre journal, il lut une entrevue avec ce Manchot qui avait fait partie d'un corps policier officiel avant d'ouvrir sa propre agence d'enquêteurs.

Dans ce reportage, on parlait beaucoup de l'extraordinaire prothèse que portait cet handicapé. Dumont expliquait également pour quelles raisons il avait décidé d'ouvrir son agence de détectives privés.

– Il arrive que des gens soient accusés à tort. Il arrive également que des victimes n'osent pas s'adresser aux policiers. Il y a des innocents qui croupissent derrière les barreaux des cellules. C'est de ces gens que je veux m'occuper. Oh, je pourrais facilement me contenter de mener des enquêtes sur des conjoints trompés, de dresser des preuves pour des divorces, mais ça ne m'intéresse pas.

Et l'on mentionnait également que l'agence de Robert Dumont avait pris beaucoup d'envergure. Il avait engagé d'anciens policiers à la retraite,

des hommes encore jeunes qui ne demandaient qu'à travailler. Dumont avait formé une agence de sécurité, offrant un service de gardiens. On employait surtout ses hommes pour des manifestations spéciales, des expositions, des choses du genre.

« Un détective privé, comme ce Dumont ! Oui, il pourrait m'aider, mais il faudrait qu'il me promette de ne pas communiquer avec les policiers. Je ne veux pas voir de médecins non plus. Il faudrait que je mette les points sur les *i* avant de lui confier mon histoire. Je suis de plus en plus persuadé que cet argent appartient à quelqu'un d'autre qui n'a pas voulu rapporter le vol. Pour le moment, je ne vois que la pègre. »

Et l'amnésique savait que la pègre était puissante, qu'elle avait des hommes dans toutes les villes, que déjà sa photo avait dû être transmise partout. Il lui fallait se rendre méconnaissable. Ensuite, il irait consulter le Manchot.

Il sortit de la bibliothèque et retourna sur la rue Ontario. Il avait aperçu une boutique de

barbier. Il n'y avait pas de clients à l'intérieur. Il s'assit sur la chaise basculante en jurant.

– Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda le Figaro en riant. De mauvaise humeur ce matin ?

– Il y a de quoi. J'ai perdu mon pari. J'aurais jamais dû accepter, un pari de fous. J'aurai l'air d'un idiot.

– Comment ça ?

– Faut que vous me rasiez la tête, au complet. Une coupe à la Kojak !

– Oh !

– Et surtout, parlez pas. J'ai pas le cœur à rire. Et attention, j'ai une blessure à l'arrière de la tête.

L'homme savait fort bien qu'une fois le crâne lisse comme une boule de billard, il serait méconnaissable !

II

Corinne a le nez long

L'homme se leva de la chaise, paya le barbier. Il avait accroché son imperméable tout au fond de la boutique.

D'autres clients étaient arrivés. Quelques-uns avaient enlevé leur veste qu'ils avaient accrochée sous leur paletot.

Lentement, prenant bien son temps pour ne pas attirer l'attention, l'homme palpa les poches des vestons. Enfin, il sentit un porte-monnaie ou un étui en cuir dans la poche intérieure de l'un d'eux.

Il mit son imperméable sur son bras, glissa sa main dans la poche du veston, en retira l'étui de cuir qu'il laissa tomber dans la poche extérieure de son imperméable en l'endossant. Il salua le

barbier de la main, sortit et, au coin de la rue Amherst, il sauta rapidement dans un taxi en maraude.

Il donna l'adresse du bureau du Manchot et, installé sur la banquette arrière, il fouilla dans l'étui de cuir. Il poussa un soupir de soulagement en constatant qu'il n'y avait pas un seul billet de banque.

« Le client doit conserver son argent dans une autre poche. De cette façon, il ne songera pas à rapporter le vol immédiatement. »

Dans l'étui, il trouva des cartes de crédit, un permis de conduire, le certificat d'immatriculation d'une voiture, une carte d'assurance-maladie et une d'assurance-sociale, toutes au même nom : Maurice Dugas.

Il allait se débarrasser des cartes de crédit et ne conserver que celles qui pouvaient lui servir de pièces d'identité. Notre homme était devenu, pour l'instant du moins, Maurice Dugas.

Lorsqu'il arriva à l'agence de détectives de Robert Dumont, il fut surpris d'y apercevoir

quatre jeunes filles, toutes aussi jolies les unes que les autres, assises dans les fauteuils de la salle d'attente.

Il se dirigea vers le comptoir séparant cette salle du bureau de la réceptionniste. Une dame, passablement âgée, se leva :

– Monsieur ?

– Je voudrais voir monsieur Robert Dumont, madame.

– Vous avez rendez-vous ?

– Non. Mais c'est extrêmement urgent. Il s'agit d'une affaire de plusieurs milliers de dollars. Je ne peux pas attendre.

– Je regrette mais, comme vous pouvez le constater, monsieur Dumont est très occupé ce matin. Il veut engager une nouvelle réceptionniste et il a donné rendez-vous à des candidates.

En effet, le Manchot avait pris sa décision. Il lui fallait remplacer la jolie Yamata, cette Canadienne de descendance japonaise et amie du bras droit du détective, Michel Beaulac.

Au cours d'une enquête, Yamata avait été sérieusement blessée d'une balle. On l'avait opérée au cerveau et, depuis ce temps, elle était dans le coma.

Mais voilà que le docteur Simon avait fait savoir au grand Beaulac qu'enfin Yamata avait repris connaissance.

– Le docteur désire vous voir à l'hôpital, le plus tôt possible. Demandez-le en arrivant, avant même d'aller rendre visite à votre amie.

Inquiet, Michel n'avait pas perdu une seconde et s'était précipité à l'hôpital où le docteur Simon le reçut dans un petit bureau.

– Qu'est-ce qui ne va pas, docteur ?

– Allons, soyez calme, Beaulac. Je suppose que l'infirmière vous a appris que votre amie était sortie du coma ?

– Oui. Je veux la voir.

– Dans quelques instants. Il lui faudra une très longue convalescence, Beaulac. Elle vous reconnaîtra, mais elle souffre d'une paralysie partielle à la figure. Elle a de la difficulté à parler.

Il lui faudra suivre de nombreux traitements. Mais elle est sauvée.

Inquiet, Michel demanda :

– Va-t-elle retrouver complètement l’usage de la parole ?

– Oui, j’en suis presque persuadé. Je ne crois pas qu’une nouvelle opération soit nécessaire. Mais elle devra subir des traitements, c’est évident. Aussi, je vous conseille de lui trouver un refuge spécial, comme une maison pour convalescents. Je peux vous suggérer quelques endroits où l’on pourra la suivre de près.

– Je ne peux la ramener à la maison ?

– Il n’en est pas question. Peut-être dans un mois ou deux mais, pour le moment, il lui faut demeurer sous les soins des médecins spécialisés. Croyez-moi, Beaulac, c’est l’unique solution. Si vous voulez que je m’en occupe personnellement, je vais lui trouver un endroit où on pourra lui fournir tous les traitements nécessaires.

Michel questionna :

– En quoi consisteront ces traitements,

docteur ?

– Chocs électriques, massages spécialisés au cou, à l'arrière de la tête, à la colonne vertébrale, en plus de radiographies ; comme vous voyez, elle ne peut demeurer à votre appartement.

Michel confia donc au médecin le soin de trouver une maison pour convalescents et il alla rendre visite à Yamata.

La jeune Japonaise reconnut son ami, mais elle ne put lui parler malgré tous ses efforts. Cependant, elle lui serra la main.

– Je m'occupe de toi, lui jura le jeune détective. D'ici quelques semaines, tu seras en parfaite santé. Tu reviens de loin, dit-il. Sitôt que tu seras mieux, nous nous marierons.

Et plus tard, lorsque Beaulac apprit la vérité à son patron, le Manchot décida :

– Nous allons engager immédiatement une réceptionniste. Mais lorsque Yamata sera rétablie, elle pourra reprendre son emploi si elle le désire.

Depuis le départ de Yamata, c'est Corinne

Dumont-Spalding qui remplissait la tâche de réceptionniste.

– Moi, je trouve qu’elle fait de l’excellent travail, avait fait remarquer Michel.

– Oui, mais vois-tu, Michel, je connais ma mère. Elle aime trop jouer au détective. Elle mène ses propres enquêtes sur nos clients et je déteste ça.

Et le détective s’était adressé à une agence de placements et on lui avait envoyé plusieurs candidates. Ainsi Dugas, l’amnésique, ne pouvait pas se présenter à un plus mauvais moment.

– Je vous conseille de prendre un rendez-vous pour demain, avec monsieur Dumont, dit Corinne.

– Ça ne peut pas attendre. Si vous saviez, madame... il faut que vous veniez à mon secours.

Corinne regarda l’inconnu. Il était très pâle, ses mains tremblaient. Son crâne complètement nu lui donnait un air bizarre. À ce moment précis, une des candidates sortit du bureau du Manchot. Si Corinne suivait les directives de son fils, elle

devait faire entrer immédiatement une des autres postulantes. Mais elle se glissa dans le bureau de son fils.

– Assoyez-vous mademoiselle, fit le Manchot sans lever la tête.

– Robert, c’est moi.

– Comment, il n’y a plus de candidates ?

– Oui, encore quatre. Mais il y a également un client. Ça semble important, et très urgent. Cet homme a parlé d’une affaire de plusieurs milliers de dollars. J’ai tenté de lui donner un rendez-vous pour demain et...

– Candy est là ?

– Oui, elle est dans son bureau.

– Dites-lui de venir tout de suite.

Candy Varin travaillait comme détective dans l’agence du Manchot, mais elle aurait pu réussir comme mannequin ou encore comme vedette de cinéma. Elle possédait un corps superbe, une poitrine volumineuse mais qui se tenait au garde-à-vous, sans soutien-gorge, et une chevelure blonde qui la rendait encore plus remarquable. Le

Manchot expliqua :

– Je suis obligé de recevoir un homme qui a besoin de nos services. Il n'a pas de rendez-vous, mais ça semble être une affaire monétairement intéressante et urgente. Alors, je voudrais que tu reçoives les quatre autres postulantes. Je veux qu'en plus d'être compétente comme dactylo et standardiste, la fille soit jeune, jolie, libre...

– Tiens, pourquoi libre ?

– Si elle a un ami sérieux ou si elle est mariée, elle peut nous quitter dans un avenir rapproché. Je n'ai pas l'intention de changer de secrétaire tous les deux ou trois mois.

– Vous voulez que je leur fasse passer l'examen ?

– Celles qui sont là ont réussi l'examen. Je veux que tu les passes en entrevue. Si je désire qu'elle soit jolie, je ne veux pas par contre d'une fille facile. Tantôt, l'une des postulantes, en s'asseyant et en se croisant la jambe, a laissé monter sa jupe tellement haut que je voyais toutes ses cuisses. Ce n'est pas le genre de

réceptionniste que je désire.

Candy fit une moue :

– Autrement dit, vous ne voulez pas d’une fille dans mon genre ?

– Je ne veux surtout pas d’une jeune écervelée qui croit pouvoir se lancer dans des enquêtes. Je te fais confiance, Candy, je sais que tu as un fort bon jugement. Demande à maman de faire entrer ce client.

Candy sortit du bureau de son patron, transmit les ordres à Corinne puis, se tournant vers les jeunes filles, elle demanda :

– Qui est la suivante ?

– Moi, fit une jolie brune en se levant.

Elle tendit son dossier à Candy. Cette jeune fille avait travaillé comme standardiste-secrétaire durant deux ans chez un avocat. Ce dernier avait été engagé par une grosse compagnie et avait dû fermer son étude, et la fille se trouvait présentement en chômage.

– Passez dans mon bureau, mademoiselle.

Et Candy songea :

« Elle semble sérieuse... une fille qui a travaillé pour un avocat doit connaître beaucoup de points de loi, ça pourrait nous être utile. »

Quant à Corinne, elle avait fait signe à Dugas de la suivre.

– Monsieur Dumont va faire exception. Il va vous recevoir.

– Oh, merci madame, merci.

L'homme passa dans le bureau du Manchot. Ce dernier le fit asseoir dans le fauteuil, en face de lui.

– Monsieur ?

– Pour l'instant, je m'appelle Maurice Dugas.

Le détective leva les yeux et regarda longuement son client.

– Pourquoi dites-vous... pour l'instant ?

– J'ai... j'ai trouvé un porte-monnaie avec des papiers, les papiers de monsieur Dugas. Moi j'ai perdu la mémoire, je suis amnésique, monsieur Dumont, j'ignore d'où je viens, j'ignore qui je

suis.

Le Manchot répliqua aussitôt :

– Mais c’est dans un hôpital que vous auriez dû aller, je ne suis pas médecin mais détective privé.

– Je vous demande tout simplement d’écouter mon histoire, monsieur Dumont. Ensuite, vous pourrez peut-être me donner des conseils.

Il glissa la main dans sa poche, sortit son porte-monnaie et déposa sur le bureau un billet de cent dollars, le seul qu’il avait pris dans la serviette de cuir.

– J’espère que ça suffira pour payer l’entrevue.

– Amplement, par contre, si j’accepte d’enquêter pour vous, il vous faudra verser beaucoup plus.

– Ne vous inquiétez pas, j’ai l’argent qu’il faut.

Et Dugas commença son récit. De temps à autre, le Manchot le voyait grimacer. L’homme avait encore mal à la tête.

– Une seconde, monsieur... Dugas. Je vous demande de bien vouloir enlever ces lunettes à verres fumés. J'aime bien voir les yeux de mes interlocuteurs.

Dugas les enleva et les mit dans la poche supérieure de son veston.

– Ces lunettes m'appartiennent, elles n'ont pas été brisées lorsque je suis tombé dans le fossé.

Lorsqu'il parla de l'argent qui se trouvait dans la serviette en cuir, le Manchot demanda :

– Avez-vous vérifié la somme ?

– Non, mais il y a beaucoup de billets, presque tous de cent dollars. J'en ai pris un, celui qui est sur votre bureau, et quelques billets de cinquante. Il me fallait acheter certaines choses.

Et il raconta au Manchot sa visite à la bibliothèque afin de consulter les journaux, puis sa décision de se faire raser le crâne. Il prit cependant soin de ne pas mentionner qu'il avait volé, dans la poche de veston d'un client du salon, cet étui en cuir contenant des papiers d'identification.

– Voilà, maintenant vous savez toute mon histoire, monsieur Dumont.

– Dans les journaux que vous avez consultés, vous n’avez absolument rien découvert ?

– Non, rien.

– Vous permettez que je m’informe à la police ?

Brusquement, Dugas se leva :

– Non, je ne veux pas. J’ignore qui je suis, je ne sais pas du tout ce que j’ai fait. Qui me dit que je n’ai pas assassiné une personne pour obtenir cet argent ?

– Possible. Il faut donc savoir à quoi s’en tenir. Ne craignez rien, je ne mettrai pas la puce à l’oreille des policiers. Vous étiez tout près de Drummondville, n’est-ce pas, quand vous avez repris connaissance ?

– C’est exact.

Le détective décrocha le récepteur de son appareil téléphonique, se mit en communication avec la section de Drummondville de la Sûreté du Québec.

– Ici Robert Dumont, détective privé, dit-il. Je viens de recevoir un appel d'une personne qui m'a paru partiellement détraquée. Du moins, ce qu'elle m'a dit n'avait pas de sens, mais je préfère vérifier. Selon mon interlocuteur, il serait en possession de plusieurs milliers de dollars. Il ne m'a pas dit d'où provenait cet argent. Il m'a laissé entendre qu'il me rappellerait pour m'indiquer où il déposerait la somme. Selon moi, il s'agit d'une blague, à moins, évidemment, que vous me disiez qu'une somme importante a été volée dans votre région.

Le policier répondit presque aussitôt.

– On n'a rapporté aucun vol, aucune disparition d'argent, mais attendez, je vais vérifier, monsieur Dumont.

Et lorsqu'il revint à l'appareil, ce fut pour dire au Manchot que son interlocuteur devait être un blagueur.

– Quand ce vol se serait-il produit ?

– Probablement hier dans la journée, ou encore hier soir.

– Non, nous n’avons absolument rien à ce sujet, monsieur Dumont. Le seul incident suspect rapporté par un citoyen concernait le vol d’une voiture. L’automobile a été retrouvée sur la route qui mène de Victoriaville à Drummondville. La voiture était en panne et le voleur a dû l’abandonner.

Le détective demanda aussitôt :

– Avez-vous pu arrêter le voleur ?

– Non, ce devait être un adolescent qui a voulu faire une balade. Nous avons relevé de nombreuses empreintes dans la voiture et nous attendons l’arrivée du propriétaire pour les vérifications.

– Je vous rappellerai si j’ai d’autres nouvelles.

Le Manchot raccrocha. Il était songeur.

– Je suppose, monsieur Dugas, que vous avez dû tirer certaines conclusions ?

– Plusieurs, mais vu que les journaux n’ont pas parlé de l’affaire, selon moi cet argent appartient à quelqu’un qui préfère garder l’anonymat, ne rien rapporter à la police.

– La pègre ? murmura le Manchot.

– C’est ce que je crois.

De nouveau, le détective fit un autre appel et demanda à la Sûreté du Québec si un homme avait été porté disparu depuis la veille. Deux personnes étaient recherchées, mais il s’agissait de jeunes filles qui avaient fui le foyer paternel.

– Rien d’autre, pourquoi ?

– Oh, une vérification, tout simplement. Donc, selon toute apparence, personne ne recherchait l’amnésique, conclut le Manchot.

Mais il ajouta à voix haute :

– Si on vous recherche, Dugas, on ne s’est pas adressé à la police.

– Ce qui serait tout à fait normal si, par exemple, j’avais volé cet argent à la pègre.

Le détective appela sa mère, la standardiste.

– Candy est toujours occupée avec les candidates ?

– Oui, il lui en reste deux à recevoir.

– Michel est là ?

– Il vient à peine d’arriver.

– Dites-lui de venir. J’aimerais connaître son avis sur une affaire mystérieuse.

Lorsque Michel parut dans la porte du bureau de son patron, Corinne se tenait derrière lui.

– Retournez à votre travail, lui dit le Manchot.

– Si je reste ici, dans la porte, j’entendrai ce que tu as à dire sur cette affaire mystérieuse. Si quelqu’un entre, je pourrai voir cette personne et si le téléphone sonne, j’irai répondre. Trois têtes valent mieux que deux et tu sais qu’une personne qui a de l’expérience et que...

Le détective n’allait pas discuter avec sa mère, surtout pas devant un client.

– Restez dans la porte, dit-il, et surtout je ne veux pas vous entendre.

Et rapidement, le détective résuma à Michel l’histoire pathétique de Dugas.

– Alors, qu’en penses-tu ?

– Pour moi, faut attendre, boss. Supposons que monsieur travaille pour une compagnie, qu’il se

soit enfui avec la caisse ; avant qu'on porte plainte, ça peut prendre quelques heures. Les grosses compagnies ont leur propre enquêteur.

Corinne leva la main pour attirer l'attention de son fils.

– Oui, vous désirez parler ?

– Cet argent appartient peut-être à monsieur. Supposons qu'il ait décidé d'abandonner sa femme en emportant tous ses biens, cette dernière n'ira pas à la police rapporter sa disparition, surtout si c'est madame qui a été surprise... disons en flagrant délit d'adultère.

– Possible, murmura le Manchot.

Michel demanda à Dugas :

– Cette blessure à la tête a été faite par ceux qui vous ont dévalisé ?

– Sûrement pas. Ils auraient emporté la serviette de cuir.

Ce fut le Manchot qui reprit la parole.

– Une voiture volée a été retrouvée, en panne, sur la route, non loin de l'endroit où monsieur

Dugas se serait fait attaquer. Supposons qu'il ait été le voleur de cette voiture. Il se dirige vers Drummondville. L'auto tombe en panne et il décide de continuer sa route à pied. La nuit dernière, il y avait une brume très épaisse. Il a pu perdre pied, tomber dans le fossé en échappant sa serviette, se frapper la tête sur une roche et perdre connaissance. Ensuite, surviennent deux adolescents qui s'emparent de tout ce qu'il possède, mais ne voient pas la serviette qui est tombée plus loin. Plus tard, Dugas reprend connaissance, mais il est devenu amnésique. Selon moi, c'est ce qui s'est passé, mais à qui appartient cet argent ? Probablement pas à vous puisque, à première vue, vous avez pris la fuite dans une voiture volée. Alors, pour quelles raisons n'a-t-on pas rapporté ce vol à la police ? Même les grosses compagnies, comme tu le mentionnais tantôt, Michel, auraient sûrement porté une plainte contre le voleur.

Michel s'écria :

– Sacrament ! J'aurais dû y penser plus tôt. Cet argent doit appartenir au « milieu ».

Cette fois, Dugas approuva :

– C’est ce que je crains également. Je pourrais être recherché de deux côtés, par la police, mais surtout par la pègre. J’ai bien plus peur de cette dernière. C’est pour cette raison que je me suis fait raser la tête, ça me rend méconnaissable. Mais le Manchot s’empressa d’ajouter :

– Si nous nous occupons de votre cas, ça ne nous aidera aucunement pour vous identifier.

Corinne était sortie du bureau. Elle entra sans bruit et s’approcha de l’amnésique.

– Voulez-vous jeter un coup d’œil là-dessus ? D’un étui en cuir, elle avait tiré quatre vieilles photos, des photos qui dataient de plusieurs années. Intrigué par l’initiative de Corinne, Michel et Dumont se rapprochèrent.

Le Manchot esquissa un sourire en reconnaissant les photos. Il se souvint immédiatement même si, sur ses photos, il était bébé ou tout petit enfant. Sa mère les avait conservées précieusement. Ces photos de son fils avaient été prises à l’âge de trois mois, de six

mois et deux lors de son premier anniversaire de naissance.

– Un enfant... oui, un enfant...

Les mains de Dugas se mirent à trembler. Il faisait un effort pour se souvenir et on le vit grimacer. Encore cette douleur à la tête, qui faisait son apparition.

– Je ne connais pas cet enfant, murmura-t-il en tendant les photos à Corinne.

– Pourtant, des photos d'enfant vous ont rappelé quelque chose, c'est sûr. Un amnésique, inconsciemment, n'oublie jamais les enfants de son propre sang. Selon moi, monsieur, vous avez un ou plusieurs enfants. Alors, votre épouse rapportera sûrement votre disparition ou, si vous êtes séparé ou divorcé, ceux qui ont la garde de l'enfant ou des enfants s'informeront, vous rechercheront.

Le Manchot était retourné à son fauteuil, derrière son bureau. Il réfléchissait, semblait avoir découvert un indice. Il prit une décision.

– Michel !

– Oui, boss ?

– Tu vas accompagner monsieur Dugas.

L'annésique demanda :

– Vous acceptez de m'aider ?

– Votre histoire m'intéresse. Cependant, je ne vous demanderai aucun acompte pour le moment. Je ne veux pas toucher à cet argent tant que je ne saurai pas d'où il provient. Vous êtes bien mis, il est possible que vous disposiez d'une certaine fortune. Nous ferons nos comptes une fois l'affaire terminée. Cependant, vous allez nous remettre la clef du casier de la gare. C'est nous qui assurerons la garde de l'argent.

Dugas ne semblait pas d'accord.

– Mais je n'ai presque plus rien moi. Il va falloir que je me loge, il faudra également que je m'achète de la lingerie, je dois manger...

– Lorsque j'aurai l'argent, nous vérifierons le montant ensemble, puis je vous remettrai une certaine somme. Michel, tu vas te rendre tout de suite à la gare centrale.

– Et moi ? demanda Dugas.

– Vous allez attendre ici, je ne veux pas vous voir sortir seul ; il y a un gymnase attenant à nos bureaux, vous y serez en parfaite sécurité.

De nouveau, Corinne intervint :

– Pour pouvoir identifier cet homme, Robert, il te faudrait posséder une photo et...

– Mais il n'en a pas, maman, il n'avait absolument rien sur lui.

– Je le sais, j'ai compris tout ça, mais ici nous avons un polaroïd et...

Le Manchot voulut parler, mais elle continua rapidement :

– Tu as oublié qu'il existe des marchands de perruques, de toupets ? Un homme se fait raser le crâne parce qu'il a fait un pari avec des amis. Mais il possède une certaine fortune. S'il a d'autres gens à rencontrer, il s'empresse de se procurer un toupet qu'il ne portera que devant des personnes autres que ses amis.

L'idée de Corinne était excellente.

– Et nous ne dépenserons pas une fortune inutilement ; Candy est là, demandez-lui de venir

tout de suite. Quant à toi, Michel, va chercher immédiatement cette serviette en cuir. Vous nous faites confiance, monsieur Dugas ?

– Vous êtes mon seul espoir, dit-il en remettant la petite clef au grand Beaulac. Tout ce que je souhaite, c'est que ce cauchemar se termine au plus tôt.

Michel partit immédiatement. Candy vint trouver son patron. Dugas la reluqua longuement. C'était sûrement la plus belle fille qu'il ait rencontrée depuis qu'il était arrivé dans la métropole.

Candy écouta attentivement les directives du Manchot.

– Tu te rends chez un perruquier, tu emportes le polaroid. Tu fais essayer quelques perruques à monsieur Dugas. Quand il verra que c'est ressemblant, tu prendras une photo, puis tu diras au marchand que tu veux montrer ces photos à des amis avant de prendre une décision.

– Compris.

Avant de quitter le bureau, l'attrayante blonde

dressa une liste des plus grands perruquiers. Elle fit monter Dugas dans sa voiture et, en route, elle lui recommanda :

– Parlez peu, laissez-moi faire. Je dirai que je suis votre femme.

Lorsqu'ils arrivèrent chez le perruquier, Candy lança au commis :

– Regardez-moi cet idiot, il a l'air intelligent, n'est-ce pas ? Se faire tondre la tête sans m'en parler. Je pourrais demander le divorce. Il va porter une perruque, tant que ses cheveux ne seront pas repoussés. A-t-on idée de tenir des paris aussi imbéciles ?

– Nous allons lui trouver quelque chose, madame. Nous avons tous les genres de perruques.

Elle laissa l'amnésique choisir lui-même les perruques qui semblaient les plus ressemblantes. Il en essaya quelques-unes.

– Au prix où vous vendez vos perruques, fit Candy, je ne veux pas être la seule à juger. Je suis trop en colère pour prendre une telle décision.

– Je crois que c’est monsieur qui sait...

– Écoutez, vous, vous êtes un vendeur. Alors, laissez-moi faire. Je vais prendre quelques photos et ensuite je déciderai. Regarde par ici. Souris un peu, change d’air.

Candy prit trois photos de lui avec des perruques différentes. Elle fit mine de noter, derrière les photos, le numéro des perruques.

– Je vous rappelle dans une heure ou deux. Mon nom, c’est Candine Dugas.

– Entendu, madame.

De retour au bureau, Dugas examina les trois photos et en choisit une.

– Je crois que sur celle-ci je suis très ressemblant.

Le Manchot classa la photo dans le dossier. Michel était de retour. On vérifia le montant qui se trouvait dans la serviette de cuir.

– Avec le montant que vous avez pris, la serviette contenait exactement cinquante mille dollars. Curieux ce chiffre rond.

Dugas signa un reçu. Le Manchot lui remit une somme de cinq cents dollars et alla placer la serviette de cuir dans un coffre-fort.

– Boss, j’ai pensé à une chose. Je vous ai déjà parlé de Paul Francoeur ?

– Non, Michel.

– Mais oui, vous l’avez rencontré, il se fait appeler le Grand Frank, c’est un excellent hypnotiseur. Il travaille en collaboration avec des médecins et, dans ses temps libres, il donne des spectacles. J’ai pensé que, sous hypnose, monsieur Dugas pourrait peut-être se souvenir.

– Possible. Mais on peut se fier à ton ami ?

– Pour ça, oui. Vous voulez que je l’appelle ?

– Pas tout de suite. Tu vas partir avec Dugas. Loue une chambre dans un hôtel et surtout, ne le quitte jamais. La pègre peut être à sa recherche. Une fois à l’hôtel, communique avec ton ami et si tu organises une séance d’hypnose, qu’elle se fasse à l’hôtel, dans votre chambre. Cependant préviens-moi, car j’aimerais bien y assister.

Sitôt que Michel fut parti avec le « client »,

Corinne entra dans le bureau de son fils.

– Je peux te parler ? C’est au sujet de ton client. J’ai bien réfléchi et il se peut que j’aie trouvé la solution.

– Maman, combien de fois devrai-je vous dire que votre travail...

Mais la petite bonne femme ne s’en laissait pas imposer.

– Tu l’as vu réagir quand je lui ai montré la photo d’enfant.

– Ça ne prouve rien.

– S’il avait eu un fils ou une fille, il s’en serait probablement souvenu, continua Corinne. Mais il a quand même réagi.

Et tel un romancier, elle fit au Manchot un récit qui aurait pu intéresser tous les amateurs de romans policiers.

– Notre homme fait partie d’une bande. On enlève un enfant, l’enfant d’une personne riche. On exige cinquante mille dollars contre la liberté de l’enfant. Le père, qui a peur, ne prévient pas la police. Il verse la somme et c’est notre Dugas qui

vient la récupérer. Il est en voiture. Il doit aller retrouver ses complices. Son automobile tombe en panne, il décide de continuer sa route à pied. Il fait nuit, la brume l'enveloppe et l'empêche de voir à plus de deux pas devant lui...

C'était suffisant, le Manchot connaissait la suite.

– Je ne dis pas que votre histoire n'est pas logique, maman, mais à cette heure, le père aurait sûrement prévenu les policiers. Les ravisseurs ne remettent pas l'enfant en liberté avant d'avoir touché la rançon. L'homme a payé et son enfant ne revient pas. Ce père de famille se tairait, ne dirait pas un mot ? Allons donc, le début de... votre roman est très bon, mais la suite, illogique. Et le téléphone sonne, allez donc répondre, au lieu de chercher à résoudre les mystères.

Mais une fois Corinne sortie, le Manchot ne put s'empêcher de murmurer :

– Pas bête du tout, cette histoire d'enlèvement !

III

Cauchemars

Durant la journée, le Manchot communiqua à quelques reprises avec les autorités policières, sans plus de succès. On ne rapportait aucune disparition, aucun enlèvement, aucun vol important.

– C’est à n’y rien comprendre.

Michel et Dugas s’étaient installés dans une chambre de motel, sur la rue Lajeunesse dans le nord de la métropole. Le grand Beaulac avait immédiatement prévenu son patron.

– Quoi qu’aie fait cet homme, il faut absolument forcer quelqu’un à bouger.

Vers quatre heures de l’après-midi, un journaliste ami du Manchot, André Boileau, entra dans le bureau du détective.

– J’ai besoin de ton aide, André. Je ne veux pas que tu poses de questions, que tu cherches à savoir.

– De quoi s’agit-il ?

Le Manchot tendit une photo au journaliste.

– Tu peux faire passer cette photo dans ton journal ?

– Facilement. Donne-moi le nom de cet homme et dis-moi ce que tu veux que j’écrive comme légende.

– C’est là le problème, il ne faudrait à peu près rien écrire. Cet homme est peut-être recherché par la pègre. Peut-être également par les policiers, mais c’est beaucoup moins certain. Je veux que ceux qui le recherchent...

– Il y aurait un moyen, mais je n’aime pas du tout être mêlé à la pègre.

– Mais il n’en est pas question.

– Attendez, monsieur Dumont, vous allez comprendre. Il s’agit d’un concours qui doit débiter la semaine prochaine dans notre journal.

Et il expliqua :

– Il y a quelques mois, nous avons lancé un concours semblable. Tous les jours, nous faisons paraître une photo différente prise au hasard. Si la personne de la photo se reconnaissait, elle devait téléphoner au journal avant six heures du soir. On lui remettait alors dix dollars quand nous avions la preuve qu’il s’agissait bien d’elle. Si la personne n’était pas identifiée, le lendemain, on changeait de photo et on augmentait la somme à vingt dollars. Un de nos lecteurs a déjà gagné cent vingt dollars de cette façon. On pourrait devancer la date, faire paraître la photo dès demain. Cette photo paraîtrait dans un coin, en première page.

– Mais ça ne donnerait aucun indice à la pègre ?

– Non car nous mentionnons seulement à quel endroit la photo a été prise. Par exemple, j’ajouterais que la photo de cet homme a été prise sans qu’il le sache à Montréal, par notre photographe, André Boileau.

Le jeune homme regarda le portrait de Dugas.

– C’est une photo prise avec un polaroïd et elle est en couleur. Ce ne sera pas très clair, mais on le reconnaîtra quand même.

– Et tu crois qu’on se mettrait en communication avec toi ?

– Sûrement, on chercherait à savoir à quel endroit précis cette photo fut prise. Si ce n’est que ça, ça ira, mais si la pègre décide d’agir autrement, de m’enlever par exemple pour me faire parler, là, je ne marche plus.

Le détective réfléchissait.

– Il y a un moyen de contourner le problème. Tu ne peux pas prendre un jour ou deux de congé ? Si on t’appelle ou si on cherche à te joindre au journal, c’est ton patron qui répondra et qui donnera les renseignements. Avant de t’enlever, ou de poser quelque geste du genre, on se mettra sûrement en communication avec toi.

– Mon plan est bon, fit le jeune Boileau, mais reste à savoir si, au journal, on voudra collaborer.

Le Manchot décrocha le récepteur de son appareil, appela au journal et demanda à parler au

directeur Armand Lejour.

– Armand ? C’est Dumont, Robert, le Manchot. Comment vas-tu, mon vieux ?

Les deux hommes étaient de grands amis. Après quelques échanges banals, le détective lui expliqua le but de son appel.

– En fin de compte, tout ce que je te demande, c’est d’avancer ton concours de quelques jours, de faire passer la photo et de donner un congé à Boileau. Je suis même prêt à payer son salaire, si tu le désires.

– Il n’est pas question de ça, Bob. Mais puis-je au moins savoir ce qu’a fait cet homme ? Je déteste qu’on se serve de notre journal...

– Je te comprends. Mais il faut que ça reste entre nous. Ce type est amnésique. Prends des notes immédiatement. La photo aura été prise près d’un motel de la rue Lajeunesse.

Et il donna le nom du motel.

– Même que vous pouvez vous être renseigné auprès de la direction du motel et vous savez même le nom de l’homme, Maurice Dugas.

– Bon, envoie-moi tout de suite André avec la photo. Je vais faire ça pour toi, Robert. Mais je souhaite que ça ne nous cause pas d’ennuis. Tu sais que la dernière fois nous avons cessé ce concours à cause d’une bévue ?

– Comment ça ?

– Nous avons photographié un homme et une femme et nous avons encerclé la jeune femme sur la photo, c’était elle la concurrente. Eh bien, nous avons reçu la visite du mari au journal. Cette photo a été prise à Laval, alors que la femme était supposée être en visite chez une parente, dans la région de Trois-Rivières. Quant à l’homme qui l’accompagnait, c’était un bon ami du couple. C’est pour cette raison que, cette fois, nous ne voulons que des photos de personnes seules, pas des photos de deux, trois personnes ou de groupes. Le risque est trop grand.

– Je t’envoie André tout de suite.

Le jeune Boileau possédait un chalet dans la région de Sherbrooke. Les rivières du coin, qui fourmillaient de poissons, étaient dégelées et il pourrait pratiquer son sport favori.

– Espérons que vous aurez du succès avec votre truc, monsieur Dumont.

Sitôt le journaliste parti, le Manchot se mit en communication avec Michel.

– Il fallait faire quelque chose. Si personne ne communique avec le journal, si personne ne cherche à joindre notre type et si la police ne le questionne pas, nous le confierons aux médecins. Il n’y aura plus aucun risque.

– J’allais justement vous appeler, boss. J’ai rejoint Paul Francœur. Le Grand Frank sera au motel à huit heures. Possible qu’il puisse hypnotiser notre homme et le faire parler.

– Bon, j’irai vous rejoindre sitôt que j’aurai mangé.

Candy, qui avait entendu la fin de la conversation, insista pour accompagner le Manchot.

– J’adore l’hypnotisme. On dit que je suis même un bon sujet, que je pourrais faire un excellent médium.

– Je veux bien que tu m’accompagnes, mais

souviens-toi que ce n'est pas toi qui dois servir de sujet à l'hypnotiseur. Nous n'allons pas là pour nous amuser.

*

– Vos mains deviennent lourdes, vous cherchez à les lever, mais vous ne pouvez plus.

Dugas était assis devant l'homme qui se faisait appeler le Grand Frank.

– Fermez les yeux, vos paupières s'alourdissent, vous voulez ouvrir vos yeux, mais vous vous en sentez incapable. Vous avez sommeil, vous m'entendez bien, mais vous vous endormez. Je vais compter jusqu'à cinq. À cinq, vous vous éveillerez, mais lorsque je frapperai dans mes mains, vous vous rendormirez aussitôt et beaucoup plus profondément.

L'hypnotiseur compta jusqu'à cinq et Dugas redressa la tête.

– Je ne crois pas que vous puissiez réussir, monsieur Francœur, je n'ai jamais cru à

l'hypnotisme, fit l'amnésique.

– Il y a des cas comme vous, des gens qu'on ne peut hypnotiser. Vous fumez ?

Il lui tendit une cigarette puis il se frappa immédiatement dans les mains. Dugas échappa la cigarette, sa tête pencha vers l'avant ; il dormait. Le Grand Frank lança un clin d'œil à Michel.

– Tu vois que c'est facile, murmura-t-il. Puis, s'adressant à Dugas :

– Vous n'entendrez ma voix que lorsque je m'adresserai à vous. Je vais compter jusqu'à cinq et vous vous éveillerez alors. Vous vous lèverez et...

Regardant autour de lui, il ajouta :

– Vous irez embrasser la jolie blonde qui est avec nous.

Et il ajouta à l'intention de Candy :

– J'aime suggérer à mes sujets des actions agréables, des gestes que j'aimerais poser moi-même.

Et de nouveau, il parla à Dugas.

– Vous retournerez ensuite à votre chaise. Vous trouverez ça amusant, mais lorsque je frapperai dans mes mains, vous dormirez encore plus profondément, plus profondément.

Il éveilla Dugas. Ce dernier regarda autour de lui, se mit à rire bêtement, se leva, s’approcha de Candy puis, tout à coup, se penchant sur elle, il l’embrassa à pleine bouche.

– Excusez-moi, mademoiselle, je ne sais pas ce qui m’arrive, dit-il en retournant s’asseoir. Et, en riant, il demanda à Francœur :

– C’est une suggestion que vous m’avez faite ?

– Exact. À la longue, je réussirai peut-être à vous hypnotiser.

Francœur frappa dans ses mains et Dugas tomba endormi plus profondément que la seconde fois. L’hypnotiseur reprit le manège deux autres fois. La dernière fois, il ordonna à Michel et au Manchot de se placer de chaque côté du sujet.

– Il pourrait tomber maintenant, il va dormir très profondément. Vous poserez les questions. Je

les répéterai. Ne craignez rien, il n'entendra que ma voix.

Candy avait appelé le service téléphonique du motel et leur avait demandé de ne pas les déranger. On ne voulait pas qu'une sonnerie brouille le sommeil de Dugas.

Francœur se leva et éteignit une des lampes. Il éveilla Dugas une dernière fois pour le replonger dans un sommeil extrêmement profond.

– Écoutez-moi, vous vous rappelez de tout ce qui vous est arrivé, tout. Vous allez répondre à mes questions.

– Son nom, demanda le Manchot.

– Quel est votre nom ? répéta le Grand Frank.

Dugas bougea, mais ne dit pas un mot. Il semblait très troublé. Il voulut se lever mais Michel le retint sur sa chaise.

– Vous vous souvenez de votre nom, répéta Francœur. La mémoire vous revient. Vous savez maintenant qui vous êtes.

– Non... non, je ne sais pas.

Il grimaça comme s'il avait mal et Candy faillit intervenir. Elle trouvait cette expérience pénible.

– Non, laissez, lui dit Francœur, il n'y a aucun danger.

Puis, s'adressant à son sujet, il se pencha sur lui.

– Racontez-nous ce qui vous est arrivé. Vous remontez lentement dans le passé, très lentement. Vous êtes dans la région de Drummondville.

Le Manchot murmura à l'intention de Francœur.

– Dites-lui qu'il a récupéré la serviette.

L'hypnotiseur répéta la suggestion du Manchot. Brusquement, Dugas se redressa.

– La voiture... ils sont fous... ils ont perdu le contrôle... ils vont me tuer...

Il était tout en sueurs. Francœur le laissa se calmer.

– Vous vous souvenez de plus en plus...

Dugas murmura quelque chose, mais personne

ne l'entendit.

– Plus fort, lui ordonna l'hypnotiseur, parlez plus fort.

– L'enfant !

– Quel enfant ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas... j'ai mal... je ne sais pas...

Et il se mit à trembler, comme s'il souffrait d'une crise d'épilepsie. Cette fois, Francœur lui mit la main sur le front.

– Calmez-vous, allons, reposez-vous. Je vais vous éveiller et vous allez vous sentir très bien... très bien, vous oublierez tout ce qui s'est passé. Je compte jusqu'à cinq.

Et il éveilla son sujet. Aussitôt, Dugas demanda :

– J'ai parlé ?

– Non, répondit rapidement Francœur. J'ai réussi à vous plonger dans un sommeil profond, mais je ne puis continuer, du moins pas ce soir, ce serait trop risqué. Il faut que vous vous

reposez, monsieur Dugas. Comment vous sentez-vous ?

– Bien, même si j’ai mal à l’arrière de la tête, mais c’est normal, n’est-ce pas ?

Le Manchot prit l’hypnotiseur à part.

– Croyez-vous sincèrement que vous pourriez, au cours d’une autre séance, réussir à le faire parler ?

– Possible, mais cet homme est malade. Si vous voulez un conseil, monsieur Dumont, faites-lui voir des spécialistes. Ce n’est pas un cas pour moi.

Le détective paya le Grand Frank pour ses services.

– Mademoiselle Varin, je peux vous inviter à prendre un café en ma compagnie ? Après une séance comme celle-là, j’ai toujours besoin de repos.

– Mais avec plaisir. Vous n’avez pas besoin de moi, Robert ?

– Pas du tout.

Une fois Candy partie, le Manchot demanda à Michel.

– Vous avez mangé ?

– Oui, nous avons fait venir une pizza du restaurant et l’employé du motel nous a prêté couteaux, fourchettes et assiettes.

– Tu vas passer la nuit ici, Michel. Sois extrêmement prudent, n’ouvre à personne. Le journal sera en vente dès minuit et la photo de monsieur Dugas sera en première page. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Lorsque le Manchot eut quitté les deux hommes, Dugas décida de prendre sa douche et de se coucher immédiatement.

– Si je regarde la télé, demanda Michel, ça vous dérange ?

– Pas du tout.

L’amnésique ne tarda pas à s’endormir. Mais il avait un sommeil très agité. Il sursautait dans son lit. Deux fois il s’éveilla, tout en sueurs.

– J’ai fait un cauchemar...

– Vous vous souvenez ? Vous pouvez me raconter ? demanda Michel.

– Non, non... je crois que... il y avait un enfant... mais c'est tout... J'ai peur, monsieur Beulac. On m'en veut, on veut me tuer.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Je ne sais pas.

– Allons, reposez-vous, je ferme la télé et moi aussi je vais dormir.

Mais Dugas ne pouvait trouver un sommeil calme, reposant. Il sursautait, poussait parfois de petits cris, mais sans s'éveiller.

– Carabine ! Si ça continue, je ne pourrai pas dormir de la nuit.

Michel se leva, fouilla dans les poches de son pantalon et sortit un petit tube contenant des somnifères.

– Ça ne me fera pas dormir trop profondément. Si jamais Dugas se lève, s'il cherche à sortir, il va m'éveiller, mon lit est près de la porte et la lumière va m'arriver dans les yeux. Y a donc pas de risques.

Mais, se souvenant des paroles du Manchot, il décida de prendre une précaution supplémentaire. En évitant d'éveiller Dugas, il tira lentement son lit jusque devant la porte.

– De cette façon, il ne peut sortir et même le patron du motel, avec une clef, ne pourrait entrer sans m'éveiller. Ce somnifère n'est qu'un calmant, mais il me permettra quand même d'être en forme demain matin.

Rassuré, Michel se coucha et ne tarda pas à fermer les yeux.

Combien de temps s'écoula-t-il au juste, une heure, peut-être deux ? Dugas avait un sommeil agité. De temps à autre, il murmurait des mots qui n'éveillaient même pas Michel.

Soudain, l'amnésique se dressa sur son lit, les yeux hagards, regardant autour de lui. Il se leva sans bruit, alla jeter un coup d'œil à la fenêtre, tira le rideau et une lueur blafarde, celle du néon d'une enseigne, éclaira vaguement la chambre, projetant des ombres sinistres sur les murs.

Dugas était secoué d'un tremblement qu'il ne

réussissait pas à contrôler.

– Me tuer... ils veulent me tuer... je dois me sauver...

Soudain, il vit la porte, et le lit placé juste devant. Il ne pouvait passer sans éveiller le dormeur.

– Prisonnier ! Il me garde prisonnier !

Comme un enragé, il jeta un coup d'œil sur le bureau, se prépara à saisir un cendrier mais soudain ses yeux croisèrent le couteau à lame pointue que le garçon du motel avait apporté pour trancher la pizza.

« Il faut que je sorte d'ici ! »

Et tenant solidement le couteau de la main droite, il s'avança vers le lit où Michel dormait paisiblement !

IV

Un meurtre

Candy et Paul Francœur s'étaient arrêtés à un restaurant de la rue Saint-Hubert. La jeune fille avait expliqué à l'hypnotiseur qu'elle avait toujours été attirée par les sciences occultes.

– Vous savez, mademoiselle Candy, que n'importe qui peut devenir hypnotiseur ?

– Je ne vous crois pas.

– C'est la vérité. Évidemment, ça demande de la pratique. Moi, j'ai déjà eu des élèves, tous ont réussi à hypnotiser, mais la plupart ont délaissé cette science. Pour la posséder complètement, il faut des heures de pratique, de méditation.

– Moi, on m'a déjà dit que je ferais un excellent sujet. Tantôt, quand vous cherchiez à endormir monsieur Dugas, si j'avais fait

exactement ce que vous disiez, je crois que je serais tombée.

Francœur adorait les jolies filles. Il avait le type du Don Juan et possédait un véritable harem d'amies, toutes aussi belles les unes que les autres, et qu'il invitait parfois à passer une nuit dans son appartement.

– Est-ce vrai que vous pouvez réussir à endormir quelqu'un et, ensuite, à lui faire commettre un meurtre ou un vol ?

– Non. Vous avez lu ça dans les romans, mais la vérité est tout autre. Vous ne pouvez pas lutter contre les principes religieux d'un sujet ou encore contre sa morale. Si j'hypnotise un voleur, il est clair qu'il me sera facile de l'envoyer commettre un vol. Mais si cette personne est honnête, elle refusera automatiquement cette suggestion. Quant à suggérer à quelqu'un de commettre un meurtre, c'est peut-être possible, mais ça demanderait un temps infini.

– Comment ça ?

– Prenons un exemple : je vous hypnotise et je

vous suggère que vous détestez votre patron, Robert Dumont, que ce dernier vous cache quelque chose, qu'il est en train de se débarrasser de vous, ou quelque chose du genre. Cette première suggestion vous mettra sur vos gardes contre votre patron, mais vu que vous ne le détestez pas, elle n'aura pas beaucoup d'effet. Mais l'on se voit régulièrement et je vous suggère toujours la même chose. Alors, ce n'est pas Robert Dumont qui adoptera une attitude négative à votre égard, mais vous envers lui. Vous serez craintive, vous accepterez mal ses directives. Il est le patron et si vous désobéissez à certains de ses ordres, vous commencerez petit à petit à le détester car il vous blâmera. Et moi, pendant tout ce temps, je vous dresse contre lui. Vous devenez nerveuse au point que monsieur Dumont songe à vous renvoyer. Des querelles éclateront sans doute. À la longue, après plusieurs semaines, si vous êtes un excellent sujet, si les circonstances m'aident, je pourrais peut-être en arriver à vous suggérer de vous débarrasser de votre patron.

– Savez-vous que vous me faites peur !

– Je ne le voudrais pas pour tout l’or du monde. Tenez, si vous avez du temps, nous pourrions passer à mon appartement. Je vous montrerais certains appareils qui aident énormément à hypnotiser un sujet, à capter son attention. J’ai également des enregistrements, vous pourriez trouver ça fort intéressant.

– Vous êtes bien gentil, monsieur Francœur, mais je dois me lever tôt demain matin. Mais je ne refuse pas votre invitation. Lorsque j’aurai un moment de libre, durant le jour...

Candy insista sur ces derniers mots et continua :

– Je vous téléphonerai et je passerai vous voir.

La jeune serveuse apporta l’addition. Candy insista pour payer le sandwich qu’elle avait pris.

– C’est moi qui vous ai invitée, mademoiselle. Vous m’insulteriez en agissant de la sorte.

Candy fouillait dans son sac. Elle répondit par un sourire.

– Puisque vous insistez, je vous remercie. Mais elle continuait à chercher dans son sac, de

plus en plus fébrilement.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez perdu quelque chose ?

– Je n'ai plus mon porte-monnaie !

L'hypnotiseur sursauta :

– On vous l'a volé ?

– Je ne crois pas, j'ai dû le sortir et... mais oui, je me souviens maintenant. Au motel, Robert m'avait demandé de prendre des notes pendant votre séance d'hypnotisme. J'ai voulu sortir mon calepin, j'avais de la difficulté alors j'ai retiré mon porte-monnaie de mon sac et je l'ai déposé sur le bureau. Je suis certaine que c'est là que je l'ai oublié.

Candy avait tous ses papiers dans ce porte-monnaie en cuir.

– Ce n'est pas pour l'argent qu'il contient, mais j'ai une carte de crédit, mon permis de conduire, le certificat d'immatriculation de ma voiture... excusez-moi, je reviens dans une seconde. Oh, vous pourriez me prêter une pièce de vingt-cinq cents... pour téléphoner ?

Francœur profita de l'occasion.

– J'habite tout près d'ici, à mon appartement vous pourriez...

– Non, je vous en prie. C'est la première fois que nous nous rencontrons, monsieur Francœur, et vous me jugeriez très mal si j'acceptais votre invitation.

L'hypnotiseur poussa un soupir, sortit une pièce de vingt-cinq cents de sa poche, la tendit à Candy qui se dirigea immédiatement vers la cabine téléphonique.

*

Couché sur le dos, le corps à peine recouvert du drap, Michel dormait, la bouche légèrement entrouverte. Il ronflait.

Dugas s'avança, juste au-dessus de la tête du dormeur. Un coup solide et la lame du couteau s'enfoncerait dans la gorge du détective. L'amnésique leva le bras.

À cet instant précis, la sonnerie du téléphone fit sursauter le grand Beaulac qui se dressa brusquement dans le lit.

Dugas, surpris, avait reculé d'un pas et Michel aperçut le couteau, tout juste comme l'homme s'apprêtait à le frapper. Il attrapa Dugas au poignet, lui tordit l'avant-bras et l'homme, poussant un cri de douleur, laissa tomber le couteau. Michel était déjà sur pied. Il envoya un solide direct à la mâchoire de Dugas qui s'écoula sur le tapis, knock-out. Beaulac décrocha le récepteur de l'appareil téléphonique qui sonnait pour la quatrième fois.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– C'est toi, Michel ? Veux-tu regarder sur le bureau ? Je crois avoir oublié mon porte-monnaie.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes là ?

– Éveille-toi, le grand. C'est Candy qui parle, sur le bureau... mon porte-monnaie...

Michel répéta :

– Sur le bureau... ton porte-monnaie...

Mais il surveillait Dugas du coin de l'œil. L'homme remuait. Il allait reprendre connaissance.

– Michel, tu es là ? Je m'excuse de t'avoir éveillé...

– Ne t'excuse pas, tu m'as sauvé la vie.

– Comment ça ?

Pour ne pas énerver inutilement sa collègue, le grand Beaulac expliqua :

– J'ai fait un cauchemar et j'allais tomber dans un précipice quand le téléphone a sonné.

Dugas s'était relevé, mais il était étourdi. Il s'assit sur le lit. Michel alla jeter un coup d'œil sur le petit bureau et aperçut le porte-monnaie de cuir de Candy. Comme il retournait au téléphone, Dugas demanda :

– Que s'est-il passé ?

– Rien de grave, je vous expliquerai.

Le détective rassura Candy.

– Je te l'apporterai demain.

– Non, je passe le prendre immédiatement.

J'en ai besoin, mon permis de conduire...

– Bon, fais vite.

Michel raccrocha. Dugas se frottait le menton.

– Vous m'avez frappé ?

– Vous vous étiez levé, vous vouliez sortir, vous m'avez même menacé avec le couteau de cuisine. Je m'excuse, mais je n'avais pas le choix.

Le grand détective obligea l'amnésique à se recoucher. Quant à lui, il n'avait plus du tout sommeil. Il remit le lit en place. Soudain, il songea à son revolver qui était sur la chaise, sous ses vêtements. Dugas aurait pu s'en emparer, Michel enfila son pantalon, glissa le revolver dans sa poche et attendit l'arrivée de Candy. Lorsqu'elle frappa à la porte, Dugas s'était rendormi. Michel ne fit qu'entrouvrir et tendit le porte-monnaie à sa blonde collègue.

– Tiens, et surtout, pas un mot, il dort. Bonne nuit.

Et le grand Beaulac referma immédiatement la porte. Cette fois, ce fut un fauteuil qu'il appuya

contre la porte. Il s'y assit et ferma les yeux. Mais il savait que la nuit serait longue et le sommeil, peu profond.

Sept heures vingt du matin. Une voiture s'arrêta devant le bureau du motel de la rue Lajeunesse. Un homme en descendit, tenant un journal à la main. Il entra dans le bureau.

– Vous désirez ? demanda le commis.

– Police, dit l'homme en montrant rapidement une pièce d'identité. Vous connaissez ce type ?

Il désigna la photo de l'amnésique qui se trouvait en première page du journal.

– Non, je ne vois pas.

– On parle de votre motel. La photo a été prise ici, hier. C'est vous qui étiez de service ?

– Pas hier soir. Je commence mon travail à sept heures.

Juste à ce moment, une femme parut. C'était la fille qui servait les repas aux chambres.

– Lucie, tu as vu ce type ?

Elle regarda la photo.

– Oui, je me souviens de lui. Il accompagnait justement un de vos amis. Vous m’avez dit que ce type travaillait pour...

– Oui, oui, je sais, Beaulac. Tu es certaine que c’est le type qui l’accompagnait ?

– Pour ça, oui.

Le commis consulta le registre.

– Ils sont à la chambre 18. Ils se sont inscrits sous le nom du type, il s’appelle Maurice Dugas.

– Cet homme est recherché. Savez-vous s’ils ont déjeuné ?

– Non, du moins ils n’ont rien commandé. Possible qu’ils déjeunent à notre restaurant.

– Je ne crois pas. Nous restons dans notre voiture, mademoiselle, mon collègue et moi. Si ces deux hommes commandent à déjeuner, vous nous le laisserez savoir. J’irai moi-même livrer la commande.

L’homme sortit et monta dans la voiture qui alla se stationner devant la première chambre.

– Ce sont des policiers ? demanda la serveuse.

– Oui, c’est facile à voir. Deux détectives, ces gars-là ne passent jamais inaperçus. Je me demande si je devrais prévenir le grand Mike.

Mais la jeune fille donna son opinion.

– À votre place, je n’en ferais rien.

– Pourquoi ?

– Votre ami et son compagnon ne peuvent sortir de la chambre, ils sont incapables de se sauver. Si vous les prévenez, les policiers s’en rendront compte et vous serez blâmé. Si, par contre, vous les laissez agir, votre ami se fera probablement surprendre, mais il n’y aura pas de casse.

– Tu as raison.

Dans la chambre 18, Dugas venait de s’éveiller. Quant à Michel, il avait pris sa douche et s’était vêtu.

– Vous dormiez plus paisiblement ce matin, remarqua le détective. Ça a dû vous faire un bien énorme.

– J’ai encore mal à la tête, mais à part ça, ça va. Vous avez terminé de la salle de bain ?

– Oui.

Dugas s’y enferma. Michel trouvait le temps long et il n’était que sept heures trente. Le Manchot lui avait bien recommandé de ne pas bouger de son motel, de n’ouvrir à personne, excepté à quelqu’un du bureau ou encore s’il était certain de celui qui se présentait, par exemple une employée du motel qui apporterait le journal.

Le grand Beaulac avait hâte de voir la photo de Dugas et surtout la légende qui l’accompagnait. À ce moment précis, l’amnésique sortit de la salle de bain.

– Je vais commander le journal. Vous voulez déjeuner ? demanda Michel.

– Oui, j’ai faim, c’est la première fois depuis mon accident. J’espère que c’est bon signe. Je prendrais des œufs, du jambon, des rôties et du café.

– Moi aussi.

Michel passa la commande au restaurant du motel, recommandant également qu’on lui apporte le journal du matin.

– Entendu, monsieur, ce sera prêt dans une dizaine de minutes.

Le commis transmet la commande au restaurant, puis alla prévenir les deux hommes qui se trouvaient dans la voiture.

– Puis-je vous demander un autre service ? demanda l'un des deux types.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Nous voulons éviter qu'il y ait de la casse. Vous n'auriez pas un veston blanc ou quelque chose du genre, pour qu'on croie que je suis l'employé du motel ?

– Venez avec moi.

Le commis conduisit l'homme au restaurant, ou l'un des garçons lui passa son veston de serveur.

– Je vous remercie, fit le supposé détective. Vous ne pouvez savoir le service que vous nous rendez. Maintenant que vous vous souvenez des deux visiteurs, pourriez-vous me dire si l'un d'eux portait un paquet ou encore une serviette de cuir, ou même un sac ?

– Non, je ne crois pas. À vrai dire, je ne me souviens pas.

La commande était prête. On plaça le tout dans un grand cabaret.

– Je dois faire payer ?

– Mais non, nous mettrons tout ça sur la note du client.

– Merci.

Et le faux garçon se dirigea vers la chambre 18. Michel se tenait tout près de la fenêtre. Le rideau était fermé, mais en soulevant le coin, il pouvait voir à l'extérieur. Il vit le garçon s'approcher.

– Voilà notre déjeuner.

Il retira le fauteuil placé devant la porte et se prépara à ouvrir.

Le faux garçon avait sorti un revolver de sa poche, l'avait placé sous le cabaret et une serviette blanche le cachait à la vue de tous. Il frappa à la porte.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Michel.

– Déjeuner.

Le grand Beaulac ne fit qu'entrouvrir la porte, la retenant avec son pied.

– Je vais vous dresser la table.

– Non, laissez, fit Michel. Passez-moi le cabaret.

– Vous avez commandé pour deux ? Vous êtes seul ?

Dugas, à ce moment, s'avança pour voir ce qui se passait.

Brusquement, le garçon tendit le cabaret à Michel.

– Prenez.

Mais le jeune détective aperçut le revolver, tout juste comme l'homme lui passait le cabaret.

Le tout s'écrasa sur le plancher de ciment. En même temps, Michel s'était jeté entre Dugas et la porte.

L'homme, d'un solide coup d'épaule, avait fait reculer Beaulac. Il entra et un coup de feu éclata.

Michel avait eu juste le temps de sortir son arme et de faire feu. L'homme tomba sur le tapis.

Sans perdre un instant, le grand Beaulac ferma la porte et se pencha sur l'inconnu.

La balle avait pénétré en pleine poitrine, juste à la hauteur du cœur. Il était mort instantanément.

– Vite, Dugas, finissez de vous habiller. Il ne faut pas perdre une seconde. Il faut partir...

– Mais votre patron...

– Laissez faire ce qu'a dit le Manchot. La police ne tardera pas. Vous voulez terminer vos jours derrière les barreaux ?

Déjà, les deux hommes étaient prêts à partir. Michel sortit le premier, ouvrit la portière de sa voiture et fit signe à Dugas qui, rapidement, se glissa à ses côtés.

La voiture démarra en trombe pendant que des curieux sortaient des autres chambres afin de savoir ce qui s'était passé. Dugas avait pris soin de fermer la porte derrière lui. Mais le cabaret, les assiettes, les œufs, tout était par terre, devant l'unité.

– Sacrament ! murmura Michel.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mais vous ne vous rendez pas compte ? Je viens de tuer un homme... et le commis du motel me connaît. J'espère qu'il n'ira pas mentionner mon nom à la police.

Et soudain, Dugas se mit à trembler, en proie à une violente crise nerveuse.

– Je le savais, je vous l'ai dit. Quelqu'un veut me tuer ! On veut ma mort, mais qui ? Pourquoi ? Je veux savoir, je veux savoir !

– Oh, votre gueule ! Il n'y a pas que vous à être dans de beaux draps, maintenant. Je suis coupable... coupable de meurtre !

V

Le Manchot à la rescousse

La voiture de Michel était sortie en trombe du terrain de stationnement, suivie aussitôt par une seconde voiture. Devinant ce qui s'était passé, le compagnon du faux serveur avait décidé d'abandonner son compagnon à son sort et de ne pas quitter des yeux l'homme qu'ils avaient tant cherché.

Le commis du bureau était sorti en courant, se précipitant vers la chambre 18. Quelqu'un lui cria :

– J'ai entendu un coup de feu ! Vous ne devriez pas entrer là.

– Appelez la police, fit un autre. Mais une femme, à peine vêtue, se tenait dans la porte de la chambre numéro 16.

– Ils sont tous partis. Je les ai vus fuir, tous les deux, en voiture. N'appellez pas la police tout de suite.

Le commis se retourna.

– Pourquoi ?

– On voudra m'interroger, mon mari me croit en visite chez une parente, laissez-moi le temps de partir.

– Je vous conseille de ne pas bouger, madame ; attendez au moins que je sache ce qui s'est passé.

Il ouvrit la porte de la chambre 18 et, tout de suite, aperçut le cadavre de l'homme qu'il croyait être un détective. Il referma la porte aussitôt, se rendit en courant au bureau et téléphona à la police.

Il donna le nom du motel.

– Je suis le gérant. Deux détectives sont venus ce matin poser des questions sur un client logeant dans la chambre 18. L'un des deux s'est ensuite rendu à la chambre. Il y a eu un coup de feu. Votre homme est mort, assassiné.

– Nous envoyons immédiatement une voiture. Cherchez à retenir tous les clients. Nous devons sûrement les interroger.

Mais déjà plusieurs couples sortaient précipitamment des chambres et montaient dans les voitures pour prendre la fuite. Il semblait que la majorité des clients étaient des couples qui voulaient cacher leur aventure d'une nuit.

– Comment se fait-il que l'autre policier ne soit pas là ?

Il questionna un client qui avait loué, seul, une chambre.

– Vous les avez vus s'enfuir ?

– J'ai vu une voiture, avec deux hommes. Ils sont partis en trombe. Il y avait une autre voiture devant le numéro un. Cette voiture a immédiatement suivi l'autre.

– Bon, vous direz ça aux policiers.

Une auto-patrouille arriva bientôt. Les deux policiers, après avoir constaté le drame, se mirent immédiatement en communication avec leurs supérieurs.

– Nous envoyons immédiatement l’escouade des homicides et les experts. Ne laissez partir personne.

– Tous les clients ou presque se sont déjà enfuis...

Bientôt, d’autres voitures arrivèrent, dont celle de la morgue et celle du coroner.

Un officier donna des ordres, puis se dirigea d’un pas saccadé vers le bureau.

– C’est vous qui êtes le gérant ?

– Pas exactement, j’ai la charge du motel jusqu’à deux heures.

– On m’a parlé de détectives, qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

Le commis conta la visite qu’il avait reçue le matin.

– Ces hommes sont arrivés ici, se sont dits détectives, et vous les avez crus ? Vous êtes idiot, ou quoi ? Vous ne leur avez demandé aucune pièce d’identité ?

– Un des types m’a montré une carte. Oh, et

puis, je ne crois pas que ça vous donne le droit de m'insulter. Tout d'abord, qui me prouve que vous êtes vous-même de la police ?

– Je suis l'inspecteur Jules Bernier, chef de l'escouade des homicides de la police de la Communauté urbaine.

– Qui me le prouve ?

– Ah, vous voulez jouer au plus fin ?

Bernier montra son insigne, puis il tira sa carte de sa poche.

– Maintenant, vous savez que je peux vous faire conduire au poste ?

– M'arrêter ?

– Pas nécessairement, mais je peux vous retenir comme témoin important. C'est vous qui avez loué la chambre à l'assassin. Et qu'est-ce que c'est que cette vaisselle, cette nourriture, devant la chambre ?

L'inspecteur était toujours d'humeur égale, c'est-à-dire toujours enragé. Excellent policier, il savait en imposer à tous ceux qu'il interrogeait. Mais à cause de son caractère exécrationnel, il était

détesté de tous, y compris de ses adjoints.

Après avoir écouté le commis, l'inspecteur résuma :

– Donc, sans savoir qui sont ces deux hommes, vous les laissez remplacer la jeune fille qui devait porter le déjeuner. Vous leur fournissez même un veston de serveur pour qu'ils aient l'air naturel.

– Mettez-vous à ma place, inspecteur, je croyais...

– Non, laissez, je préfère de beaucoup être à la mienne. Vous avez permis à des criminels de s'entretuer. Puis-je consulter votre registre ?

– Il est là.

Bernier jeta un coup d'œil sur les noms des clients.

– Dugas... Connais pas, et pourtant ce nom me dit quelque chose. Tiens, curieux...

– Quoi donc ?

– Vous louez à des gens mariés seulement et plusieurs portent le même nom. Il y a quatre

monsieur et madame Dubois, trois monsieur et madame Lafleur, deux... trois monsieur et madame Dupont. Vous ne demandez jamais de papiers d'identité à vos clients, les permis de conduire par exemple ?

– Non, murmura le commis.

– Vous savez que, selon la loi...

Le commis comprit que Bernier pouvait lui causer des tas d'ennuis et le patron du motel rejetterait tout le blâme sur son employé. Aussi, voulant entrer dans les bonnes grâces de l'inspecteur, il s'empessa de déclarer :

– Attendez, je ne vous ai pas tout dit. Je connais le type qui accompagnait celui qui a signé.

L'inspecteur demanda de sa voix revêche :

– Pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt ? Qui est-ce ?

Mais le jeune commis réfléchissait rapidement. Michel Beulac était un ami. Allait-il le jeter dans les griffes d'un policier aussi détestable ?

– Quand je dis que je le connais, en réalité je ne sais que son nom. C’est un client qui vient assez souvent. Je sais que son prénom est Jerry, mais c’est tout.

– Description, fit Bernier en sortant un calepin de sa poche.

– Pardon ?

L’inspecteur, impatient, tonna :

– Je vous demande la description de ce type. Vous êtes sourd ou imbécile ?

– Vous, c’est pas la gentillesse qui vous étouffe, murmura le jeune homme.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Je me parlais. Le type qui accompagnait l’autre est plutôt petit, un peu plus que cinq pieds, il est rondet, il doit peser dans les cent quatre-vingt-dix livres, peut-être plus. Il n’a presque pas de cheveux.

L’inspecteur retourna immédiatement vers la chambre 18. Le commis s’empressa d’appeler la serveuse.

– Si on te questionne, tu sais rien, t’as rien vu, tu connais pas les chambreurs. C’est clair ?

Mais la fille demanda :

– Vous avez pas mentionné que le grand, c’est un de vos amis ?

– Tu fait mieux d’oublier ça. Compris ? Si tu parles, moi je dirai aux policiers que tu fais souvent des heures supplémentaires dans les chambres des clients qui sont seuls.

– T’es rien qu’un maudit jaloux, fit la fille en retournant vers la salle à manger.

Pendant ce temps, à la chambre 18, un des clients du motel avait apporté le journal du matin à l’inspecteur.

– Tenez, le type que vous recherchez, c’est lui, sa photo est parue dans le journal du matin.

– Comme c’est intéressant. Beaudin ! Occupe-toi de ça. Rends-toi au journal, interroge le photographe. Je veux qu’on retrouve cet homme au plus tôt.

Les détectives avaient fouillé les poches de la victime. L’homme, d’après ses papiers, s’appelait

Frank Morton.

– Tâchez de savoir si ce type a un dossier. Il était armé, c'était sûrement pas un ange, déclara l'inspecteur.

Et pendant ce temps, le sergent-détective Beaudin sautait dans sa voiture pour se rendre immédiatement au journal.

*

L'amnésique était extrêmement nerveux. Michel, au volant de sa voiture, s'efforçait de réfléchir. Il songea tout d'abord à se mettre en communication avec le Manchot. D'un autre côté, il ignorait s'il devait garder sa voiture. Si Roland, le commis du motel, avait mentionné sa présence aux policiers, ceux-ci devaient être à sa recherche.

– Vous avez le numéro de téléphone du motel ? demanda-t-il à Dugas.

– Comment voulez-vous que j'aie ça ?

– Sacrament ! Vous auriez pu prendre une carte d'affaires, sur le comptoir.

– Y avez-vous pensé, vous ?

Les deux hommes risquaient de s'engueuler, les nerfs à fleur de peau, ils ne pouvaient même plus tenir une conversation raisonnable.

La voiture freina brusquement devant la porte d'un restaurant.

– Attendez-moi ici, fit Michel.

Il entra dans le restaurant, se rendit à la cabine téléphonique et consulta rapidement l'annuaire. Il nota le numéro de téléphone du motel. Il n'allait pas téléphoner du restaurant. On risquait d'entendre sa conversation. Beaulac, tout comme son patron et la jolie Candy, possédait un appareil téléphonique dans sa voiture. Il revint rapidement derrière le volant et signala le numéro du motel.

– Est-ce que Roland est là ?

– C'est moi.

– Attention à ce que tu vas dire. C'est Michel Beaulac qui parle.

– Je suis seul, veux-tu me dire ce qui s’est passé ?

– Pas le temps. Je suppose que la police est là ?

– Parle m’en pas, celui qui est en charge est bête comme ses pieds, un écoeurant ! Le genre d’homme qui te fait détester tous les policiers.

« Ce doit être Bernier », songea Michel.

Et il demanda au commis :

– Tu as donné mon nom ?

– J’allais le faire, mais je déteste les « frais chiés ». Alors, j’ai rien dit, ou plutôt j’ai donné une description de toi qui est exactement le contraire et...

Il changea soudain de ton.

– Entendu monsieur. Je note votre réservation. Vous aurez la chambre numéro sept.

– Merci des renseignements, Roland. Je suppose que des policiers viennent d’entrer dans ton bureau ?

– C’est ça.

– Merci.

Et Beaulac raccrocha. Cette fois, il pouvait joindre son patron et le mettre au courant de ce qui s’était passé. Heureusement, Robert Dumont n’avait pas encore quitté son appartement.

– Une minute plus tard et j’étais en route pour le bureau. Vous êtes toujours au motel ? Notre client n’a pas retrouvé la mémoire ?

– Il s’en est passé des choses, boss.

– Raconte.

Et Michel relata d’un trait tout ce qui s’était passé, sans que son patron l’interrompe une seule fois.

– Tu vas abandonner immédiatement ta voiture. Gare-là sur un terrain de stationnement et préviens le préposé qu’il est possible que tu sois obligé de la laisser là pour un jour ou deux. C’est l’endroit le plus sûr pour qu’on ne la retrouve pas.

– Mais boss, puisque mon ami Roland n’a rien dit aux policiers...

– Sers-toi donc de ton intelligence, répliqua

sèchement le Manchot. Il y a eu un coup de feu. Les clients des autres motels ont dû se précipiter à la fenêtre, ils vous ont vus sortir. On a pu noter le numéro de plaque de ta voiture. Fais ce que je te dis, immédiatement.

– Et où va-t-on ? Au bureau ?

– Jamais de la vie. Je téléphone à Candy pour qu'elle ne bouge pas de chez elle. Trouve-toi une autre chambre. Va dans un motel à l'extérieur de la ville. Tu es toujours dans le nord ?

– Oui.

– Rends-toi à Ville de Laval. Si Bernier apprend que tu es mêlé à cette affaire... tu sais à quel point il me déteste. Il ne nous donnera aucune chance. Lorsque tu auras retenu une chambre, préviens Candy. Ne téléphone surtout pas au bureau. Au moindre indice, Bernier fera « taper » notre ligne. Dugas ne sait pas du tout pour quelles raisons on a voulu l'abattre ?

– Non, mais moi, je suis prêt à mettre ma main au feu que notre client est recherché non seulement par la police, mais également par la

pègre.

– Tu as sans doute raison. Fais exactement ce que je t’ai dit. Quant à moi, je file au bureau et j’attendrai des nouvelles de Candy.

Le Manchot raccrocha. Michel remit sa voiture en marche. Il lui fallait trouver un terrain de stationnement pour y garer sa voiture.

– Ah çà, je ne me trompe pas !

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Dugas.

– Tout à l’heure, j’avais remarqué une voiture noire. Elle semblait nous suivre, mais je n’en étais pas certain. Maintenant, j’en suis persuadé, elle est encore derrière nous.

Michel décrocha immédiatement le récepteur et rappela à l’appartement du Manchot. Mais ce dernier devait sans doute être en communication avec Candy.

– Il y a un terrain de stationnement, juste au coin, fit Dugas.

– Pour le moment, je change les plans. Cette voiture veut nous filer, je vais lui donner toutes les chances de le faire. Quant à vous, Dugas,

écrasez-vous sur la banquette. Si nous avons affaire à un tueur à gages, il peut passer près de nous et vous descendre.

Au troisième essai, Michel rejoignit son patron.

– C’est encore moi, boss. Une voiture nous suit. Je l’avais remarquée plus tôt, mais je n’étais pas certain. Si nous allons au terrain de stationnement, si Dugas descend, il risque de se faire tuer.

– Tu as raison. Je saute dans ma voiture. File vers mon appartement. Je prendrai cette voiture noire en chasse. Nous tenons enfin un bon filon, faut pas le lâcher. Si je peux capturer le conducteur de cette voiture, il pourra probablement résoudre tout ce mystère.

– Compris patron.

– Lorsque nous serons l’un à la suite de l’autre, nous communiquerons pour lui tendre un piège ; c’est sans doute le complice de celui que tu as descendu.

Michel se rendit immédiatement dans le

quartier où logeait son patron. En passant devant l'appartement du Manchot, il ralentit. Il aperçut Dumont au volant de sa voiture. L'auto noire suivait à peu de distance. Michel vit l'automobile du Manchot se placer immédiatement derrière le poursuivant.

Quelques secondes plus tard, le téléphone sonnait dans la voiture de Michel.

– Allô ? fit Beaulac en décrochant.

– Je suis derrière toi, fit la voix dût détective. Passe le récepteur à Dugas, je vais lui donner les directives. Je connais bien le quartier, nous allons attirer notre type dans un cul-de-sac.

– O.K. boss.

Dugas transmet à Michel les ordres du Manchot.

– Tournez à droite, entrez dans cette ruelle, filez rapidement et, au bout, tournez à gauche. C'est un cul-de-sac. Préparez-vous à descendre, moi je dois me jeter à plat ventre sur la banquette.

Michel sortit son revolver. La voiture arriva au bout de la ruelle, tourna à gauche et freina

aussitôt. Beaulac ouvrit la portière et descendit de voiture pendant que Dugas se couchait sur la banquette avant.

Michel vit la voiture noire entrer dans la ruelle. Le conducteur devait se demander où était passée l'automobile de Michel. À ce moment précis, l'auto du Manchot entra à son tour dans la ruelle, se rapprochant rapidement.

En arrivant au bout de la ruelle, le conducteur de la voiture noire voulut tourner à gauche, mais l'automobile de Michel barrait la route. Il lui était impossible de faire marche arrière. Il comprit qu'il s'était fait avoir. Il ouvrit la portière et bondit à l'extérieur.

Michel aurait pu l'abattre. Mais il avait déjà un meurtre sur le dos et il hésita quelques secondes.

L'inconnu en profita pour bondir vers une petite porte donnant dans une cour.

Juste à ce moment, le Manchot lui-même descendit de voiture et cria à Michel :

– Pourquoi ne l'as-tu pas arrêté ?

– Vous croyez qu’il m’aurait obéi ? Je n’allais quand même pas tirer.

Le Manchot avait suivi l’inconnu dans la cour. Il vit l’homme qui venait d’enjamber une haute clôture. Le détective n’hésita pas et le suivit. L’homme était maintenant dans une rue passante. Il héla un taxi et s’engouffra à l’intérieur.

Le Manchot n’hésita pas. Il se plaça au centre de la rue et força une voiture à stopper. Une fort jolie fille était derrière le volant.

– Je suis un détective privé, le Manchot. Ne craignez rien, je ne vous veux aucun mal. Suivez ce taxi, surtout ne le perdez pas de vue. Si vous avez peur, arrêtez une seconde et donnez-moi le volant.

La jolie fille aux cheveux noirs se retourna.

– Vous inquiétez pas. J’ai travaillé comme cascadeuse pour des films. Tenez-vous bien. On va les rattraper.

Et pendant ce temps, dans la ruelle, Michel se demandait ce qu’il allait faire.

– On a l’air intelligent, sacrament ! Ma voiture est prise dans ce cul-de-sac. L’automobile noire est presque collée sur la mienne et derrière, il y a celle du Manchot. Maudit ! Si on prend un taxi, on risque de se faire reconnaître. Le patron a une drôle de façon de nous aider ! Il nous a plongés dans le pétrin, tous les deux !

VI

Photo truquée

Le sergent-détective Beaudin demanda à la jeune fille.

– Je voudrais voir monsieur Lejour.

– Vous avez un rendez-vous ?

Le policier s'identifia.

– C'est urgent, mademoiselle.

Lejour n'hésita pas à recevoir le sergent. Beaudin plaça le journal sur le bureau du patron.

– Qui est cet homme ?

– Je l'ignore, faudrait le demander au photographe qui a pris la photo et il est présentement en vacances...

– Depuis ce matin ? fit le détective en ricanant.

– Exactement.

– Me prenez-vous pour un idiot, monsieur Lejour ? C’est un concours que vous organisez. Donc, vous connaissez sûrement l’identité du type qui est sur cette photo.

Le directeur voulut parler, mais le sergent ne lui en donna pas l’occasion.

– Ce n’est pas tout. Vous dites, dans la légende, que cette photo a été prise près d’un motel, vous donnez le nom du motel ; eh bien, vous mentez.

– Quoi ?

– Regardez cette photo. C’est un gros plan. Vous voyez le fond ? Elle a été prise à l’intérieur d’un appartement. Et puis, il y a la qualité de la photo. Je m’y connais, j’ai déjà travaillé au laboratoire de photographie de la police. Cette photo, et nous le prouverons, a sans doute été prise par un appareil à développement instantané. C’est la raison de sa pauvre qualité de reproduction. Donc, votre histoire de concours ne tient pas, monsieur Lejour. Maintenant, c’est à

vous de décider. Si vous préférez que votre journal soit appelé devant les tribunaux, vous n'avez qu'à vous taire. Ou alors, je vous écoute.

Lejour ne s'était jamais senti aussi mal à l'aise. Il ne voulait pas nuire au Manchot ; d'un autre côté, l'intégrité de son journal passait avant tout.

– Cette photo nous a été remise par Robert Dumont.

– Quoi ?

– Cet homme, selon monsieur Dumont, porte temporairement le nom de Dugas. C'est un amnésique. Nous avons passé cette photo en espérant que quelqu'un reconnaisse cet inconnu et l'identifie. C'est pour cette raison que nous avons donné le nom du motel.

Puis, Lejour demanda :

– Puis-je savoir ce qui s'est passé ?

– Vous l'apprendrez bien assez tôt, vous avez sûrement des journalistes qui sont rendus sur les lieux, fit Beaudin en se précipitant hors du bureau du directeur.

Dans le grand hall d'entrée de l'édifice qui abritait les bureaux du journal, il y avait un téléphone à la disposition des visiteurs. Beaudin composa le numéro du motel.

– Je voudrais parler à l'inspecteur Bernier, c'est urgent.

– Un instant, monsieur.

L'inspecteur Bernier vint à l'appareil.

– Ici Beaudin, je suis au journal.

Bernier le coupa aussitôt :

– Sergent, j'ai suffisamment de travail ici, vous n'avez qu'à présenter votre rapport par écrit, comme tous les autres. Je n'aime pas être dérangé inutilement.

– Ce n'est pas inutilement. Si seulement vous voulez bien m'écouter, vous allez bondir de joie.

Bernier haussa les épaules :

– Allez-y tout de même, mais faites ça vite.

Beaudin, avec un sourire malicieux, connaissant bien le sentiment que nourrissait l'inspecteur à l'égard de Robert Dumont,

déclara :

– Le Manchot !

– Eh bien quoi, le Manchot ?

– C’est probablement lui qui était avec l’homme qui a retenu la chambre numéro 18.

Bernier en demeura bouche bée.

– C’est pas tout. C’est le Manchot qui a obligé le journal à publier cette photo. Il protège sans doute un criminel.

Bernier, recouvrant brusquement la voix, cria :

– C’est assez !

– Mais...

– Venez me rejoindre immédiatement, Beaudin. Je n’oublierai sûrement pas l’excellent travail que vous avez accompli.

Le sergent-détective Beaudin raccrocha, le sourire aux lèvres. Il savait que Bernier le recommanderait assurément pour un poste supérieur.

– Et tant pis pour le Manchot ! Moi, je ne lui dois rien à Robert Dumont !

*

L'inspecteur Bernier ne savait plus où donner de la tête. Il criait des ordres à tous ses hommes.

– Le Manchot ! Faites rechercher Robert Dumont partout. S'il cherche à fuir, qu'on l'abatte. Il a tué !

Il reprit le récepteur de l'appareil téléphonique.

Un détective entra, il était suivi du commis de l'hôtel.

– Inspecteur, vous faites erreur, fit le détective.

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde, clama Bernier.

– Ce n'est pas le Manchot qui était avec l'inconnu du journal. C'est le grand Michel Beaulac. Le commis le connaît personnellement.

Bernier, pour une des rares fois de sa vie, esquissa un large sourire. Tous les policiers en

demeurèrent stupéfaits.

– Beaulac, n'est-ce pas ? C'est encore mieux. Qu'on le recherche lui aussi.

Il composa rapidement un numéro.

– Ici Bernier, faites émettre un mandat contre Robert Dumont, le Manchot, contre son assistant Beaulac, contre ses autres employés également. Qu'on fasse une descente à son bureau. Faites émettre les mandats de perquisition nécessaires. Je veux qu'on fouille également les appartements du Manchot, de Beaulac, de la blonde Varin, de tout le monde, vous entendez ? Exécution et en vitesse. Je serai au bureau dans quelques minutes.

Et en raccrochant, il ajouta pour lui-même :

« Cette fois, Robert Dumont, tu ne pourras jamais t'en tirer. C'est la fin de ta maudite agence. »

*

Les ordres du Manchot avaient été nets et

précis :

– Ne bouge pas de chez toi et attends de nos nouvelles.

Et la fort jolie Candy commençait à trouver le temps extrêmement long. Elle détestait l'inactivité et quand elle était seule, elle ressentait le vide de sa vie.

« L'homme n'est pas fait pour vivre seul, disait-elle souvent à Robert Dumont, mais la femme non plus. »

La blonde avait maintenant les nerfs à fleur de peau. Des semaines s'étaient écoulées depuis sa dernière relation avec un homme et son corps criait son besoin, des plaintes semblaient s'échapper de chaque pore de sa peau. D'ailleurs la veille, le Manchot, Michel, l'amnésique et surtout l'hypnotiseur l'avaient regardée d'une façon curieuse.

« Je suis comme une chatte en chaleur, ça se sent à des milles à la ronde. »

Elle se promenait de long en large. Elle se retenait pour ne pas grignoter, son petit péché

mignon. Elle se trouvait grassouillette, même si elle n'avait que 27 de tour de taille. Puis elle commençait à détester ces seins si fermes, si ronds, qui faisaient l'envie de bien des femmes et surtout des hommes.

« Maudit métier ! Ça me tient occupée le jour, et parfois la nuit, et Robert qui veut que je mène une vie de sœur cloîtrée. »

La veille, elle avait dû lutter contre elle-même pour refuser l'invitation de l'hypnotiseur. Seule la crainte qu'il la soumette complètement à sa volonté l'avait retenue.

« S'il n'arrive rien d'ici une heure, je descends dans la rue, je fais entrer ici le premier beau gars que je rencontre et, s'il le faut, je le viole. »

Et brusquement, elle éclata de rire. Elle était folle, il lui fallait chasser ces pensées stupides. « Et dire que ça recommence tous les mois, presque au même moment. »

Et pour se changer les idées, pour l'aider à tromper son impatience, elle tourna le bouton de sa radio. Un disque jouait mais comme l'émission

tirait à sa fin, on présenta un bulletin de nouvelles.

Candy demeura stupéfaite. Non seulement on parlait du meurtre du motel, mais Robert Dumont, le Manchot, ses assistants Michel Beaulac et Candine Varin étaient tous recherchés. Des mandats d'arrêt avaient été émis. Aucune erreur possible, ils avaient participé activement au meurtre de la rue Lajeunesse.

La blonde, brusquement, tourna le bouton. Si des mandats avaient été émis, on allait sûrement venir l'arrêter. D'un autre côté, le Manchot lui avait recommandé de demeurer à son appartement. Si elle se rendait au bureau, elle tomberait dans les griffes des policiers. « Qu'est-ce qui a pu se passer ? » Elle pouvait prendre sa voiture. Dumont pouvait la joindre grâce à l'appareil qui s'y trouvait. D'un autre côté, la police devait rechercher tous les véhicules des employés du Manchot.

« Ma voiture ! »

Elle était là, devant la porte de son appartement. Elle sortit en vitesse de chez elle,

s'installa au volant et alla se stationner dans une petite rue non passante. Elle revint en courant chez elle. Et si on sonnait à sa porte, elle avait qu'à ne pas ouvrir. Ordinairement, à cette heure du matin, elle avait toujours quitté son logis. Dix minutes à peine s'étaient écoulées lorsqu'elle vit une auto-patrouille s'arrêter devant la porte. Deux policiers en descendirent et, l'instant d'après, on sonnait chez elle. Candy ne bougea pas. On sonna à trois reprises, puis les policiers retournèrent à leur voiture. Ils durent discuter ou peut-être communiquer avec la centrale de police, car l'un des policiers descendit et resta en faction devant la porte de la maison, pendant que l'autre s'éloignait au volant de son auto-patrouille.

Quelques minutes plus tard, une autre automobile s'arrêtait. Cette fois, elle n'était pas identifiée, mais Candy était persuadée que deux détectives se trouvaient à l'intérieur. L'un d'eux descendit et remplaça le policier en uniforme.

Un civil attire moins l'attention et c'est lui qui resterait en faction devant l'appartement. L'assistante du Manchot se rendit dans sa cuisine.

Une porte y donnait accès à une ruelle et personne ne semblait la surveiller.

« On me croit sortie et on guette mon arrivée. Si seulement Robert pouvait me téléphoner. Je n'en peux plus d'attendre. »

Lorsque la sonnerie du téléphone se fit entendre, elle sursauta comme si une bombe avait éclaté sous ses pieds.

Elle courut décrocher le récepteur.

– Ah bon, t'es là !

Elle reconnut la voix de Michel.

– Peux-tu m'expliquer ce qui s'est passé ?

– Pas le temps. On a failli coincer un tueur, mais le patron et moi, on s'est fait jouer. L'homme s'est sauvé, mais selon moi le boss le poursuit. Je suis avec notre amnésique. J'ai pensé plus sûr de ne pas louer de chambre ou de motel. Le patron m'avait parlé de Ville de Laval. As-tu déjà rencontré Denis Bouvier ?

– Ce nom me dit quelque chose. Ce n'est pas un de tes amis ?

– C’est ça, il habite avec sa mère un bungalow à Laval-des-Rapides, au 16 de la rue de Galais ; c’est la première rue à l’est de l’autoroute. Denis n’est pas chez lui mais sa mère nous offre le gîte. Je te donne le numéro de téléphone, tu le transmettras au patron.

Et après avoir donné le numéro, Michel coupa immédiatement la communication. Candy n’était guère plus avancée, elle devait attendre... attendre... cette attente qui la minait, qui brisait sa concentration, qui lui tendait les nerfs comme des cordes de violon étirées au maximum. Si rien ne survenait, elle allait sûrement éclater, la pression était insoutenable.

*

– Je m’appelle Danielle Louvain, dit la fille en conduisant sa voiture d’une main experte.

Elle avait réussi à rattraper le taxi et le suivait à faible distance.

Brusquement, elle tourna à gauche, filant vers

l'est. Pourtant, l'autre voiture n'avait pas pris ce chemin.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Vous inquiétez pas, Manchot. Le taxi tournait sur Sainte-Catherine. Or, c'est un sens unique vers l'est. En passant ici, je vais les dépasser, puis je reviendrai sur Sainte-Catherine. Au lieu d'être derrière eux, nous serons devant, ça attire beaucoup moins l'attention.

Elle ne faisait aucun arrêt aux stop, elle brûla même un feu rouge, mais elle gardait le sourire.

– Au fait, dans le métier on m'appelle Danny.

La voiture venait de tourner sur la rue Sainte-Catherine.

– J'ai réussi, fit-elle d'une voix joyeuse, regardez, le taxi est là-bas, derrière nous. C'est-y assez fort pour vous, ça ?

Elle s'amusait véritablement.

– Vous avez toujours fait ce métier ?

– Oh non, comme tous les parents les miens voyaient mal leur fille faire du sport, de la

cascade. Maman aurait voulu que je sois religieuse, papa me voyait en infirmière. Il a fallu, pour leur faire plaisir, que je poursuive mes études. J'ai fait un cours de sténo-dactylo, j'ai appris l'anglais, j'ai travaillé dans un bureau... mais j'étouffais. Ça manquait d'action. Taper des lettres à longueur de journée, moi, vous savez...

Elle arrêta brusquement de parler. Le taxi venait de se stationner le long du trottoir.

Danielle en fit autant et le Manchot descendit.

– Combien vous dois-je ?

– J'aime pas qu'on se moque de moi, je vous ai rendu service, on n'en parle plus. Vous voulez pas que je vous accompagne ? Vous pourriez avoir besoin d'aide.

Le Manchot jeta un coup d'œil sur cette belle fille aux cheveux noirs, aux yeux d'un brillant éclatant, au sourire perpétuel. Quel âge pouvait-elle avoir ? Probablement entre vingt-cinq et trente ans, pas beaucoup plus.

– Je vous remercie, mademoiselle. Excusez-moi, il faut que je surveille mon type. J'espère

qu'un jour le hasard nous permettra de nous rencontrer de nouveau.

Le détective s'éloigna en courant. Danielle démarra en faisant crisser ses pneus et sa voiture de sport disparut en bondissant tel un tigre sur sa proie.

Le taxi s'était arrêté près d'un grand restaurant qui avait un permis d'alcool. Il vit l'homme qu'il avait poursuivi s'engouffrer à l'intérieur.

« Le Perroquet qui jase. J'ai déjà entendu parler de ce restaurant. Ce n'est pas une boîte de nuit et pourtant, l'escouade de la moralité y a déjà fait des descentes. Si je me souviens bien, on a déjà découvert une salle à l'arrière où ça jouait à la barbotte. »

Au coin opposé, un autre petit restaurant où l'on servait des déjeuners, des sandwiches, des hamburgers, hot-dogs et autres mets du genre.

Une dame d'un certain âge était seule derrière le comptoir. Il n'y avait que quatre tables.

– On peut déjeuner ?

– Certainement, monsieur.

– Apportez-moi deux œufs, du bacon, des toasts et du café.

– Lili, cria la femme, deux œufs, bacon... Et elle disparut derrière le comptoir mais revint presque aussitôt avec une tasse et la cafetière.

– Tenez, je vous sers votre café tout de suite et si vous en voulez une autre tasse, ne vous gênez pas. C'est la spécialité de la place, café à volonté.

Le Manchot demanda :

– Vous êtes la propriétaire ?

– Oui.

– Ça ne doit pas marcher très fort, vous avez de la concurrence, de l'autre côté de la rue. La grosse femme se mit à rire.

– « Le Perroquet qui jase » ? Ça ne me dérange pas une miette. Mes clients à moi, ce sont des ouvriers de la construction, et le midi, ils ont pas le temps de prendre un repas complet, même si ce sont des filles avec les tétons à l'air qui les servent. Au début, ça m'a nui un peu, les gars y sont allés une couple de fois ; mais après ils sont revenus ici. La classe de clients qui se

tient au Perroquet, je n'y tiens pas. C'est un trou et on sait ce qui se passe à l'arrière.

Donc, ça n'avait pas changé. Ce restaurant était un rendez-vous de la petite pègre de l'est de la ville.

Le détective se leva et se dirigea vers le téléphone, placé dans un coin du restaurant.

« La seule personne que je puisse rejoindre, c'est Candy, à moins qu'elle ait quitté son appartement. »

Il poussa un soupir de soulagement en entendant la voix de sa collègue.

– Ouf, c'est vous Robert, je craignais de décrocher. J'ai pris une chance.

– T'as des nouvelles de Michel ?

– Oui.

Et la blonde détective lui transmet le message que Michel lui avait confié.

– S'il ne bouge pas de là, c'est parfait. Peux-tu sortir de ton appartement ?

– Oui, par l'arrière, un détective surveille

l'avant.

– Je crois que les événements vont se précipiter. C'est trop long à t'expliquer, mais le type que j'ai suivi est entré au « Perroquet qui jase », un restaurant avec permis sur la rue Sainte-Catherine, deux rues à l'est de Pie IX, c'est un trou. D'après moi, il est allé retrouver des complices. Je suis beaucoup trop connu dans le « milieu » pour entrer dans un restaurant où ce sont des topless qui servent, on me repérerait immédiatement. Tu as une couple de perruques ?

– Oui.

– Transforme-toi et viens me rejoindre. Je suis dans un petit restaurant, au coin de la rue, presque en face du Perroquet qui jase. Si je dois partir, je laisserai une note à la propriétaire. Je lui dirai de remettre ça à une fille qui s'appelle Candy.

– Je serai là dans une vingtaine de minutes, Robert.

Installé devant la fenêtre, le Manchot ne quittait pas des yeux la porte du restaurant de

l'autre côté de la rue. Il n'avait pas eu l'occasion de voir la figure du type qu'il avait poursuivi, mais celui-ci portait un complet marron, une chemise rose et une cravate multicolore, donc il était facilement identifiable.

De temps à autre, le détective jetait un coup d'œil sur sa montre-bracelet.

« Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Une demi-heure, déjà ! »

Il avait fini de déjeuner et deux fois la propriétaire était venue lui remplir sa tasse de café.

– J'espère que ça ne vous dérange pas, j'attends une amie.

– Restez le temps que vous voulez. Si votre amie tarde trop, vous aurez peut-être encore faim.

Et la grosse femme s'éloigna en lançant un éclat de rire.

Un taxi venait de s'arrêter devant la porte. Une fille en descendit.

« Oh non ! » murmura le détective.

Il venait de reconnaître Candy. Les rares passants se retournaient pour la regarder. Il y avait de quoi.

Elle portait une perruque d'un roux éclatant, une chevelure épaisse qui lui tombait sur les épaules. Elle s'était également maquillée, beaucoup trop pour l'avant-midi. Du noir sur les yeux, un rouge à lèvres écarlate, des souliers avec des talons aiguilles qui la grandissaient d'environ six pouces. La robe qu'elle portait la moulait comme un gant et elle était scandaleusement décolletée. On voyait au moins la moitié de ses seins. Lorsqu'elle fit un pas, le Manchot crut que la robe allait éclater, tellement elle était serrée et soulignait la moindre de ses courbes.

Lorsqu'elle entra dans le restaurant, la propriétaire lui jeta un regard glacial et lança d'une voix sèche :

– Tu te trompes d'endroit, la fille. C'est de l'autre côté, les toutes nues !

– J'ai rendez-vous ici.

Et elle se dirigea vers la table du Manchot. La

propriétaire n'en croyait pas ses yeux. Elle lança au détective :

– C'est votre amie, ça ? Si j'avais su...

– Je dois poser quelques questions à cette fille, madame. Je suis enquêteur privé. Ne vous inquiétez pas, elle ne restera pas longtemps ici.

– J'espère.

– M'apporteriez-vous un café ? demanda Candy en s'asseyant.

– Oui et c'est soixante-quinze cents la tasse et pas de « refill » pour vous.

Sitôt la propriétaire éloignée, le détective murmura :

– Mais qu'est-ce qui t'a pris de te vêtir de cette façon ? Si tu rencontres un policier, il n'aura pas besoin de te connaître pour t'arrêter. Tu es une cause de scandale.

Mais calmement, Candy répliqua :

– Vous m'avez parlé du Perroquet qui jase. Je connais ce trou. Vous ne pouvez y entrer, mais moi, ce sera différent. Vêtue comme ça, je serai

dans la note, vous inquiétez pas.

– Toi, tu connais pas ça la demi-mesure. Surveille la propriétaire.

– Pourquoi ?

– Tu vas comprendre.

Lentement, le détective retira sa prothèse et la plaça sur le siège à ses côtés. Candy l’observait, ne semblant pas comprendre.

– Tiens, prends ça.

Il lui tendit un tube, de la grosseur d’un rouge à lèvres, et replaça immédiatement sa prothèse.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Un signal avertisseur. Ça ne peut servir que si nous sommes à une distance de moins d’un mille.

Le Manchot retira le couvercle du tube et appuya sur un bouton qui dépassait. Immédiatement, il fit une grimace et secoua sa main gauche.

– Tu vois, je reçois une décharge électrique. C’est un tout nouveau gadget à ultra-sons.

– Mais pourquoi voulez-vous que j’apporte ça avec moi ? Je suis armée et...

– Justement, tu vas me remettre ton revolver. Si tu entres là, on peut facilement fouiller ton sac. Maintenant, tu vas traverser et tu diras que ce matin, tu as rencontré un type avec qui tu es déjà sortie, Michel Beaulac.

– Quoi ?

– Je te fais confiance. Ne va pas lancer ça dans la conversation comme un chien entre dans un poulailler. Écoute bien, je vais t’expliquer où je veux en venir.

*

L’inspecteur Bernier n’était pas à prendre avec des pincettes. Il avait fait arrêter Corinne, la mère du Manchot, dès son arrivée au bureau de l’agence.

– Mais où sont donc passés les autres ? Ils ne peuvent disparaître par enchantement ! Tout ce que nous savons, c’est qu’un type a été tué.

Beaulac était présent, mais rien ne nous dit que c'est lui qui a tué. Quant au Manchot, il a truqué une photo et il a acheté la complicité d'un journal, mais pourquoi ? Pourquoi ?

Heureusement, des informations parvinrent au bureau de l'inspecteur.

Il apprit que Robert Dumont s'était informé auprès de la Sûreté du Québec, puis de la police municipale de Drummondville.

Il voulait savoir si une personne avait été portée disparue ou, encore, si un vol important avait été commis dans la région.

– Mais il n'y a rien eu du genre, inspecteur, on peut vous l'affirmer.

Soudain, un détective entra en coup de vent dans le bureau de Bernier.

– Où vous croyez-vous, tonna l'inspecteur, dans un moulin ?

– Excusez-moi, mais c'est important. Un type, un chauffeur de taxi, a des informations au sujet de l'affaire du Manchot. Ligne numéro 3.

Brusquement, l'inspecteur décrocha le

récepteur.

– Ici l’inspecteur Bernier. On me dit que vous avez des renseignements ?

– Oui. Je viens de lire le journal, inspecteur, et j’ai reconnu le type dont la photo paraît en première page.

– Qui est-ce ?

– Je l’ignore.

Bernier faillit perdre patience.

– L’avez-vous reconnu, oui ou non ?

– Oui et non. Je l’ai transporté dans ma voiture, inspecteur. Il était avec un autre type, un homme grand, qui mesure sûrement six pieds, assez gras, presque un colosse.

« Michel Beaulac » songea l’inspecteur.

– Ils m’ont demandé de les conduire à Laval et ils sont descendus au coin de la rue Clermont. Cette rue est celle qui mène à l’autoroute des Laurentides.

– Ils n’ont pas donné d’adresse ?

– Non. D’après moi, ils ne devaient sûrement

pas se rendre très loin. Il n'y a aucune maison de chambres, aucun motel dans le coin.

– Merci du renseignement.

Bernier communiqua immédiatement avec la police de Laval.

– Je veux que vous fouilliez chaque maison des environs. Vous devez sûrement posséder la photo de Beaulac dans vos classeurs. Quant à celle de l'homme qui l'accompagne, vous la trouverez en première page du journal du matin. Déployez tous vos effectifs. Et attention, ces hommes sont dangereux.

Et avec un petit air cynique, l'inspecteur ajouta :

– Je les veux vivants... autant que possible !

VII

Candy se débauche

La police en état d'alerte, un meurtre non éclairci, un inconnu dont l'identité véritable demeure un mystère et, enfin, les meilleurs détectives privés de la métropole qui semblent fuir les autorités officielles.

Telle était la situation qui régnait à Montréal en ce milieu d'avant-midi.

Les policiers de Laval avaient accepté de collaborer avec les autorités de la Communauté urbaine de Montréal. Mais de là à utiliser des dizaines de policiers pour passer au peigne fin toutes les maisons qui étaient à proximité de l'autoroute, il y avait quand même des limites.

– Nous avons autre chose à faire qu'accomplir le travail des agents de la Communauté, avait

proféré un officier.

Il était d'une humeur d'autant plus massacrate que, depuis des semaines, on parlait d'unir la force policière de Laval à celle de la Communauté urbaine et cela signifiait que certaines têtes dirigeantes tomberaient ou se verraient forcées de prendre une retraite prématurée.

L'inspecteur Bernier attendait à son bureau, avec une impatience qui n'avait d'égale que sa mauvaise humeur.

Dans une cellule de la rue Gosford, la petite Corinne Dumont, la mère du Manchot, attendait vainement qu'on s'occupe d'elle.

« Mais moi, je ne suis qu'une téléphoniste. Pour eux, ça n'a pas d'importance. Pourtant, s'ils savaient tout ce que je peux leur révéler ! »

Michel Beulac et l'amnésique Dugas attendaient dans la maison de la rue de Galais.

La mère de l'ami de Michel, si elle s'était montrée des plus compréhensives au début, affichait maintenant des signes de nervosité qui

n'augureraient rien de bon.

Le grand Beaulac craignait qu'elle panique et surtout, étant donné l'absence de son fils, qu'elle rapporte aux policiers leur présence chez elle.

Donc, tout le monde s'était mis en branle, les policiers, la presse, les détectives privés et pourtant, rien ne bougeait, chacun semblant piétiner sur place.

Seule Candy risquait le tout pour le tout. Elle entra dans le restaurant Le Perroquet qui jase. Une fille, exhibant d'abondants seins nus, trônait derrière le comptoir.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda la serveuse.

– J'attends quelqu'un, ça te dérange ? Un gars bien placé, qui peut me faire avoir une bonne job. Au fait, à bien y penser, je dirais pas que ça te dérange, je dirais plutôt que ça t'étonne.

Et Candy avait insisté, soulignant ce jeu de mots de fort mauvais goût.

– Qui t'attends ?

– Si on te le demande, tu dis que tu l'sais pas,

c'est tout. En attendant sers-moi un martini.

À cette heure de l'avant-midi, il n'y avait qu'une serveuse et un client, assis dans un coin, lisant un journal. Mais ce n'était pas l'homme au complet marron.

La fille prépara le verre de Candy et la fit payer immédiatement.

– Penses-tu que j'ai pas d'argent ?

– C'est la règle de la maison, j'te sers, tu payes, ça finit là.

Candy dut cependant admettre que la fille connaissait son métier de barmaid.

– Ça te dérange si j'ouvre la télé ? Y a des bonnes émissions américaines le matin. Moi, j'aime les quizz, fit la serveuse.

– Si ça te fait rien mets-la en français. Je veux entendre les nouvelles.

– Y en a pas, le matin, rien que des émissions plattes à mort.

– Si c'est pas trop te demander, tourne donc le bouton de ta radio ; j'voudrais savoir où la police

en est rendue dans son enquête.

La fille regarda Candy d'un air étrange, puis demanda à voix plus basse.

– De quelle enquête tu parles ?

– T'es trop curieuse, répliqua Candy en s'allumant une cigarette. Je suppose que tu sais pas qu'un gars a été tué de bonne heure ce matin et que la police est sur les dents. On recherche le privé qu'on appelle le Manchot et le grand Mike aussi.

– Mike ? Connais pas.

– Michel Beaulac. Fais-moi pas croire que tu l'as jamais vu, il est déjà venu ici, j'en suis certaine. Ça a pas toujours été un petit ange. En tout cas, ce matin, il n'en menait pas large.

La serveuse n'en croyait pas ses oreilles.

– Tu as vu Michel Beaulac ce matin ?

– Est-ce que tu travailles pour la police, toi ? J'ai quelqu'un à rencontrer, un ami de Mike qui va l'aider. Et puis, écoute-la, ta maudite télévision et sacre-moi la paix.

– Je vais t’ouvrir la radio ; d’ailleurs, j’ai un peu de travail à faire en arrière. Si un client entre, dis-lui que je reviens dans une seconde.

Et la barmaid s’éloigna en vitesse. Elle sortit par une porte arrière. Candy était persuadée qu’elle allait prévenir ceux qui devaient tenir une réunion d’urgence. La partie devenait de plus en plus serrée.

La serveuse revint bientôt et commença à laver des verres d’une façon fébrile. Elle n’était sûrement pas à l’aise.

Soudain, un homme sortit de la pièce arrière, salua la serveuse et dit :

– Donne-moi une bière. Je vais la prendre ici.

Et le type, un jeune qui pouvait avoir trente ans, assez beau garçon, vint s’installer près de Candy. Il l’étudia longuement, puis lui demanda :

– Viens-tu ici pour t’engager ?

– Non. J’ai rendez-vous. Si monsieur Lionel peut se libérer, il me rencontrera ici. Il a quelqu’un à voir dans l’est.

Le nom de Lionel avait fait sursauter

l'homme. Candy savait que Lionel, un ami de Michel quand ce dernier, pendant un certain temps, avait fréquenté les gens du « milieu », était hautement considéré par la pègre montréalaise. De plus, c'était un des bras droits de Bartino, celui qu'on appelait le parrain de la mafia. Or, cette petite pègre de l'est devait craindre comme la peste que les grands patrons mettent leur nez dans leurs petites combines.

– Toi, tu connais monsieur Lionel ?

– Ça te surprend ? Je gage que toi, t'as jamais rencontré Bartino.

Une autre bombe venait d'être lancée par Candy. Ce type avait sûrement une certaine crainte de ces mafiosi.

– Linda m'a dit que tu avais rencontré le grand Beaulac, ce matin ?

– Pourquoi, ça te regarde ?

– Pas moi, mais j'ai des amis, en arrière, qui aimeraient lui causer. Tu veux venir avec moi ? Ils auraient quelques questions à te poser.

Candy hésita. Elle demanda à Linda, la

barmaid :

– Tu connais monsieur Lionel, toi ?

– De nom, je ne crois pas qu’il ait déjà mis les pieds ici.

– Eh bien, la place commence à l’intéresser. C’est pas pour rien qu’il m’a donné rendez-vous dans ce trou. Je vais aller en arrière, mais s’il arrive, préviens-moi aussitôt. Il va demander à voir Ginette. C’est moi.

– O.K. je te le ferai savoir.

L’homme se leva et fit signe à Candy de le suivre. Il ouvrit la porte arrière et descendit un étroit escalier. Le couple pénétra dans une salle où se trouvaient deux autres types, dont l’homme au complet marron.

– C’est elle ? demanda le plus vieux du groupe, un homme aux cheveux presque entièrement blancs.

– Oui.

Il fit asseoir Candy. Les trois hommes se tenaient devant elle, la scrutant des pieds à la tête.

– Comment t’appelles-tu ?

– Je regrette, mais j’ai pas à répondre à vos questions.

– Si tu es une amie de Michel Beaulac, nous, on peut l’aider. Il faut absolument entrer en communication avec Dubuc.

– Dubuc ?

– Oui, Pierre Dubuc, je suppose que Beaulac n’était pas seul quand tu l’as vu, ce matin ?

– Non, mais il ne m’a pas présenté le type qui était avec lui. Je passais en voiture. Il m’a reconnue et m’a fait signe d’arrêter. Le grand aurait voulu que je lui passe la clef de mon appartement. « Rien à faire, que j’y ai répondu. J’habite pas seule, il y a quelqu’un. » C’est alors qu’il m’a demandé de rejoindre monsieur Lionel, de lui demander son aide. Il m’a dit comme ça : « Monsieur Lionel saura où me rejoindre, lui. »

– Et tu as parlé à monsieur Lionel ?

– Pas à lui, mais j’ai causé à un type qui le connaît. Monsieur Lionel doit se rendre dans l’est ce matin. « Va au Perroquet qui jase, qu’il m’a

dit. Il te rencontrera là, s'il a le temps ». C'est tout, ne m'en demandez pas plus. Je sais que le grand Mike a tiré sur un gars, tôt ce matin, mais j'en sais pas plus long.

L'homme au complet marron demanda aussitôt :

– Dubuc... le type qui accompagnait Beulac, avait-il une valise avec lui, une serviette en cuir ?

– Peut-être, j'ai pas eu le temps de remarquer. J'étais pas seule, vous savez. J'étais pas dans ma voiture, mais dans celle d'un ami.

Les trois hommes s'éloignèrent et se mirent à parler à voix basse. Candy tendit l'oreille. Deux mots retinrent son attention. On avait prononcé le mot rançon et celui d'enfant.

« Incroyable, la mère du Manchot aurait vu juste. Il s'agirait d'un enlèvement et notre amnésique devait transporter la rançon. »

Les trois types revinrent vers Candy.

– On croit pas ton histoire. En tout cas, tu en sais plus long que tu veux le dire. Va falloir que tu parles, ma fille, lança le plus âgé du trio.

– Si vous croyez me faire peur ! Touchez à un seul de mes cheveux et vous êtes pas mieux que morts. Monsieur Lionel ne vous le pardonnerait jamais. J’ai souvent travaillé pour lui, il disait que j’étais une de ses meilleures danseuses.

– T’es danseuse, toi ?

– Oui.

Candy réfléchissait. Ils n’étaient que trois. Si le Manchot venait la rejoindre, il serait facile de forcer ces trois types à leur dire la vérité. Mais il lui fallait gagner du temps, chercher par des moyens détournés à en savoir un peu plus.

– Quand je donne un spectacle, les gars sont pas prêts à oublier ça.

Elle se leva.

– Vous pensez que je blague ? Vous devez sûrement avoir de la musique, ici ? En attendant l’arrivée de monsieur Lionel, je peux vous donner un show. Au fait, j’oubliais de vous dire. Le grand Mike voulait mettre une certaine somme d’argent en sécurité. Il m’a dit comme ça : « Faut cacher la rançon ».

L'homme au complet marron bondit :

– Il a dit ça ?

Candy, debout devant les trois hommes, se mit à onduler des hanches.

– Vous savez, je suis loin d'être folle. Quand il y a un beau gâteau, j'aime en avoir une tranche. Je ne sais pas si vous me comprenez ?

Sa main droite, après avoir glissé le long de sa taille était remontée à l'épaule et, lentement, elle descendit la fine épaulette de sa robe.

Les trois hommes ne l'écoutaient plus. Ils n'avaient d'yeux que pour ce corps qui se dénudait petit à petit. Libéré, le sein gauche de Candy apparut dans toute sa rondeur.

– J'ai tiré mes propres conclusions. Vous avez participé à un enlèvement, tous les trois.

– Tu te trompes, répondit l'homme aux cheveux blancs, sûrement le plus calme des trois lascars. Si Blackie s'est mis les pieds dans les plats, s'ils se sont fait rouler par Dubuc, c'est pas nos oignons. Ils ont agi comme des enfants d'école.

L'autre épaulette venait de tomber et Candy était maintenant nue, jusqu'à la ceinture.

– J'espère que vous avez libéré l'enfant.

L'homme au complet marron, celui qu'on avait appelé Blackie, s'écria :

– Beaulac et Dubuc l'ont mise au courant de tout, j'en suis certain.

Candy s'était approchée de lui et, pour le faire taire, elle lui passa ses gros seins à quelques pouces de la figure.

Quant au troisième type, celui qui était allé la chercher dans le restaurant, il avait la bouche entrouverte mais il semblait être devenu muet et ses yeux lui sortaient presque des orbites.

Caridy laissa glisser lentement sa robe jusqu'à ses hanches. Maintenant, elle faisait des mouvements lascifs qui n'avaient rien d'équivoque.

– Laisse tomber ta robe, cria soudain le muet.

– Du calme Paulo, ordonna l'homme aux cheveux blancs. Toi, la fille, habille-toi. On est pas ici pour voir un strip-tease.

– Vous allez manquer le meilleur !

Et Candy laissa tomber sa robe. Elle ne portait qu'une toute petite culotte de nylon. Elle leva le pied pour enjamber sa robe mais brusquement, le plus âgé du groupe fonça sur elle, la saisit aux cheveux et la gifla en pleine figure.

– Vous êtes fou, Herman, fit Blackie.

– Non, j'en ai tout simplement assez de cette comédie.

Candy voulut se dégager, mais elle oublia sa perruque. Et ses cheveux roux demeurèrent entre les mains d'Herman.

– Blackie, empare-toi d'elle. Cette fille-là, je la connais, j'ai déjà vu sa photo. Ce sont ses cheveux roux qui m'ont trompé. C'est l'assistante du Manchot, celle qu'on appelle Candy !

*

L'inspecteur décrocha le récepteur de son appareil téléphonique.

– Ici Bernier, qu'est-ce que c'est ?

– Lieutenant Verville, de la Sûreté du Québec, inspecteur. On vient de nous rapporter un fait qui peut vous intéresser, qui concerne peut-être votre affaire.

– Je vous écoute.

– Il y a deux jours, Sylvain, le fils de Bertrand Trottier, un des riches industriels de Drummondville, a été enlevé. L'enfant a trois ans. Le père n'a pas prévenu la police. Il a obéi aux criminels et il a versé la rançon, tard hier soir. On devait libérer immédiatement son garçon, mais il ne l'a toujours pas revu. Les ravisseurs n'ont pas tenu leur promesse. Alors, il a communiqué avec nous. C'est ce qu'il aurait dû faire dès le début.

Bernier demanda :

– Avez-vous répandu cette nouvelle ?

– Pas nous, mais il y avait un journaliste au poste, quand j'ai reçu l'appel. Sûrement que ça se saura.

– Vous avez commencé votre enquête ?

– Nous la débutons, je me rends immédiatement chez Trottier pour l’interroger. J’ignore de quelle façon on a enlevé l’enfant, en un mot, je ne sais à peu près rien.

– Rappelez-moi, sitôt que vous aurez du nouveau.

L’inspecteur Bernier raccrocha. Il resta un long moment songeur. Si ce policier de carrière était d’une autorité exécrationnelle, s’il traitait ses hommes comme des mercenaires, il savait par contre analyser froidement les situations et prendre les dispositions qui s’imposaient.

« Non, murmura-t-il, Dumont ne peut en être rendu là. »

Il détestait le Manchot, qu’il avait eu sous ses ordres alors que ce dernier faisait partie de l’escouade des homicides de la police de la Communauté urbaine. Les deux hommes en étaient même venus aux coups.

« Dumont est un orgueilleux, un privé qui se croit tout permis, qui se moque de nous, mais il est honnête. Il n’a sûrement pas participé, comme

complice, à un enlèvement. Il y a sûrement un fait que j'ignore. Une chose est certaine, c'est qu'il cache un criminel, probablement un des ravisseurs, mais pourquoi ? »

Soudain, il prit une décision. Il décrocha son récepteur.

– Mettez-moi en communication avec le sergent Lévis.

Lévis s'occupait des communications avec le public, la presse, la radio et la télévision.

– Lévis, ici Bernier. Écoutez bien les ordres que je vais vous transmettre. Je veux que l'on dise partout que j'aimerais parler à Robert Dumont, le Manchot, que je suis maintenant au courant de toute l'affaire et que je vais même retirer le mandat que j'ai lancé contre lui. Que Dumont me téléphone le plus tôt possible. Qu'on passe cette annonce à la radio, à la télévision, partout.

– Et vous annulez le mandat ?

– Mais non, idiot. Je dis ça pour l'attirer, simplement. Je vais également faire libérer sa

mère. Cette vieille-là ne sait absolument rien. Ça donnera confiance au Manchot.

– Je vais transmettre vos ordres, inspecteur, mais j’ai bien peur que vous frappiez dans le vide.

– Je ne vous demande pas votre avis.

– Le Manchot doit avoir autre chose à faire que d’écouter les nouvelles à la radio ou à la télévision.

Bernier faillit piquer une nouvelle colère.

– Faites ce que je vous dis. C’est un ordre.

Et il raccrocha.

*

L’amnésique s’était couché dans la chambre de Denis Bouvier.

Quant à Michel, il tentait de rassurer la mère de son ami. Il la sentait nerveuse. Elle jouait constamment avec le bouton de la radio, cherchant à entendre les moindres nouvelles. S’il

la laissait seule, elle était capable de se mettre en communication avec les policiers.

– Mon ami se repose, ça va sûrement lui faire du bien.

– Ce doit être épouvantable de ne se souvenir de rien. Si seulement je pouvais entrer en communication avec Denis, il me conseillerait. Mais il m’a dit qu’il avait des clients à rencontrer et je ne sais pas du tout où il peut se trouver.

Pour tenir la femme occupée, Michel lui demanda une autre tasse de café.

– Denis doit appeler parfois, dans la journée, pour prendre ses appels ?

– Oui, il téléphone toujours, mais rarement avant onze heures.

Bouvier était courtier en assurances et sa mère lui servait de secrétaire. Il n’avait pas un gros bureau. Il l’avait établi au sous-sol de sa maison.

La brave femme revint de la cuisine avec une tasse de café et la déposa sur la table puis, rapidement, elle leva les yeux.

– Tiens, vous êtes levé ? Vous avez dormi ?

L'amnésique était debout à l'entrée. Il avait un air étrange. Il s'approcha de Michel.

– Vous êtes certain que l'argent est en sécurité ?

– Oui, le Manchot a fait placer la serviette de cuir dans son coffre-fort.

– Mais la police peut se rendre au bureau et forcer votre patron à l'ouvrir ?

– Au bureau, présentement, il n'y a que Corinne, sa mère.

– Elle connaît la combinaison ?

– Oui, mais elle ne parlera jamais. D'ailleurs, les policiers ne songeront même pas à lui poser la question. Si je vous disais que madame Corinne est la seule, à part son fils, à connaître la combinaison. Même moi je ne la sais pas.

L'amnésique était rendu derrière Michel. Il demanda à madame Bouvier :

– Pourriez-vous me donner des aspirines ? J'ai très peu dormi et j'ai toujours mal à la tête.

La femme retourna à la cuisine et revint avec

un verre d'eau et deux cachets.

– Tenez.

L'amnésique avala les deux comprimés et but le verre d'eau entièrement. Puis, serrant le verre dans sa main, il frappa durement Michel derrière la tête.

Ce dernier tomba de sa chaise. Le café se renversa sur le tapis. Madame Bouvier poussa un cri et voulut courir vers la cuisine.

Mais l'amnésique s'était rapidement penché sur Michel et lui avait retiré son revolver.

– Bougez pas, la vieille, sinon je vous abats. Allons, debout Beaulac.

Michel reprenait lentement connaissance.

– Les rôles sont maintenant changés. Nous allons nous rendre à ton bureau et tu vas ordonner à la mère du Manchot d'ouvrir le coffre, je dois récupérer la rançon.

Michel n'en croyait pas ses oreilles. L'homme semblait transformé.

Et soudain, il se mit à crier comme un

forcené :

– J’ai dormi et quand je me suis éveillé, je me suis souvenu... de tout, vous entendez, de tout. Et c’est pas toi, Beaulac, ni ton Manchot, qui vas m’empêcher de mettre mon plan à exécution. Allons, debout, et vous la vieille, bougez pas. Assoyez-vous à la table, les deux mains à plat. Maintenant, il est trop tard pour reculer. Faut que je récupère l’argent au plus tôt et que je prenne la fuite. Beaulac, t’es un imbécile. Si t’avais pas tué Frank je ne serais pas dans de si mauvais draps. Tant pis, s’il le faut, c’est toi qui paieras les pots cassés.

VIII

Dans les griffes de Bernier

Candy avait remonté sa robe de son mieux. On l'avait fait asseoir sur une chaise et, à deux reprises, Herman l'avait giflée de toutes ses forces.

– Tu vas nous dire où est l'argent.

Candy éclata en sanglots. Elle se mit à tousser, comme si elle était étouffée.

– J'ai mal, dit-elle en frottant sa poitrine. Mon sac... passez-moi mon sac. Je dois prendre un comprimé.

Paulo ricana :

– Dis plutôt que tu veux chercher à t'emparer de ton revolver.

Il prit le sac de Candy et le vida sur la table.

– Non, elle n’est pas armée.

Dans le sac, il n’y avait qu’un trousseau de clefs, un peu d’argent, des mouchoirs de papier, une boîte ronde contenant des pilules, deux tubes de rouge à lèvres, un miroir et un poudrier.

Candy allongea la main, prit la petite boîte ronde, en sortit deux pilules qu’elle avala rapidement.

En replaçant la boîte sur la table, elle ramassa un mouchoir de papier et attira à elle un des deux tubes de rouge à lèvres. Elle le cachait dans le mouchoir.

– Vous m’avez fait mal.

Elle s’essuya les yeux, les joues et tint le mouchoir dans ses mains. Mais ses doigts s’activaient. Elle retira le couvercle du prétendu tube et appuya sur le bouton.

Juste à ce moment, Herman décida :

– Elle nous a fait croire qu’elle était une amie de Lionel. Eh bien moi, je sais où il se tient, monsieur Lionel. Il n’aimera sûrement pas apprendre que cette traînée s’est servi de lui.

Nous allons partir d'ici. Allons, debout toi.

Candy se leva très lentement, se retenant à la chaise, comme si elle était étourdie.

Elle replaça sa robe puis demanda à Paulo :

– Mon poudrier, je dois être affreuse. Et elle avait raison. Le noir qui avait coulé de ses yeux avait taché toutes ses joues.

– Si je sors d'ici avec une figure pareille, ça attirera sûrement l'attention.

– Fais vite, ordonna Herman.

Mais Candy prenait tout son temps. Il fallait donner une chance au Manchot de se porter à son secours.

*

– Pourquoi n'expliquez-vous pas ce qui est arrivé, Dugas ?

– Mon nom n'est pas Dugas, je m'appelle Dubuc. Et pose pas de questions inutiles, le grand, je ne répondrai pas. Ce maudit accident a

fait rater toute l'affaire. Maintenant, ce sont mes amis qui veulent me tuer. Ils croient que je les ai trahis.

Il ordonna à Michel :

– Arrache un morceau de la robe de la vieille et ligote-la sur la chaise.

Madame Bouvier cria :

– Non, ne me déshabillez pas. Il y a des serviettes dans la cuisine. Ligotez-moi si vous voulez, mais ne me faites aucun mal. Je n'aurais jamais dû vous aider.

– Assez discuté, fit Dubuc. Va chercher une serviette, Beaulac, et fais attention, je te surveille.

Michel revint avec une serviette qu'il déchira en deux. Il ligota les poignets de madame Bouvier derrière sa chaise et lui attacha ensuite les chevilles.

– T'as un mouchoir, Beaulac ? Enfonce-lui ça dans la bouche. Et fais vite.

Michel s'empressa d'obéir. Il savait qu'en se rendant au bureau de l'agence du Manchot, les deux hommes tomberaient entre les mains des

policiers. C'était une chance unique.

– Si la mère du Manchot refuse d'ouvrir le coffre, je te descendrai devant elle. Je me demande si elle acceptera de voir mourir l'assistant de son fils.

Il ordonna à Beaulac d'appeler un taxi.

– Maintenant, écoute-moi bien, Beaulac. Je suis persuadé que les policiers surveillent votre agence. Va falloir les éloigner.

Dubuc n'était pas si bête.

– De quelle façon ?

– Y a-t-il une autre entrée dans l'édifice ?

– Oui, une porte arrière, mais on a dû encercler la maison. Il y a le toit, mais les policiers connaissent cette sortie aussi. Non Dubuc, vous ne pourrez jamais pénétrer dans les locaux.

– La mère du Manchot doit être au bureau ?

– Si les policiers ne l'ont pas arrêtée.

– Vous allez lui téléphoner.

– Pourquoi ?

– Elle nous expliquera ce qui se passe.

Michel n’hésita pas. Persuadé que les policiers devaient écouter tout ce qui se disait sur la ligne téléphonique de l’agence, il pourrait transmettre des renseignements précieux.

Après deux sonneries, la ligne fut décrochée et il reconnut la voix de madame Corinne.

– Agence de détectives privés Robert Dumont.

– Maman Corinne !

– Quoi ? C’est toi, Michel ? Où te trouves-tu ? Qu’est-il arrivé ? L’amnésique est-il toujours avec toi ? La police m’a enfin relâchée. Je ne sais pas quelle mouche a piqué l’inspecteur Bernier mais il est transformé. Il semble même vouloir devenir l’ami de Robert. Il n’y a plus de mandat contre lui, il ne le fait plus rechercher, il lui demande même de lui téléphoner à son bureau. Paraît, à ce qu’on m’a dit, que votre cher ami, l’inspecteur, a réussi à démêler tout ce mystère.

Enfin, elle arrêta de parler. Michel en profita pour demander :

– Les bureaux de l’agence sont surveillés ?

– Pas du tout, tous les policiers sont partis. Je te le répète, mon grand, pour l’inspecteur, l’affaire est classée.

– Pas pour moi. J’ai tué un homme.

– Quoi ?

– C’est trop long à expliquer. Je suis présentement chez mon ami Denis Bouvier à Laval-des-Rapides. Je pars avec Dubuc et nous nous rendons à l’agence. Attendez-nous.

Et il raccrocha avant de lui donner le temps de se lancer dans un nouveau monologue.

– Les policiers ne sont plus là, madame Corinne vient de l’affirmer. D’après moi, Dubuc, vos complices ont été arrêtés. La mère du Manchot vient de m’apprendre que l’inspecteur Bernier a retiré tous ses mandats, il veut que le Manchot lui téléphone.

– Allons-y tout de suite, le taxi attend en bas et il commence à s’impatier.

Michel connaissait bien l’inspecteur Bernier. Il savait que le directeur de l’escouade des homicides tendait un piège.

Il a sûrement laissé un homme, un civil, en faction devant le bureau et je serais surpris s'il n'avait pas entendu toute la conversation que je viens d'avoir avec madame Corinne. »

Les deux hommes sortirent rapidement. Dubuc avait prévenu Michel.

– J'ai votre revolver dans ma poche. Si vous faites la moindre tentative, je tirerai. Et ce n'est pas vous que j'abattrais mais le chauffeur de taxi, et avec votre arme. Vous devrez ensuite expliquer ça aux policiers.

Le grand Mike aurait bien aimé interroger Dubuc, savoir exactement tout le fond de l'histoire, mais il était persuadé que l'homme refuserait de parler, du moins tant qu'il n'aurait pas fait main basse sur l'argent qui se trouvait dans le coffre-fort de l'agence.

*

Le Manchot s'impatientait. Déjà une demi-heure s'était écoulée depuis que Candy était

entrée au restaurant « Le Perroquet qui jase ».

« Et elle ne donne aucun signe de vie. Encore dix minutes et je traverse. »

Soudain, il sentit un choc électrique dans son bras gauche, choc venant de l'intérieur de sa prothèse. C'était le signal de détresse de Candy. La jolie blonde avait besoin d'aide.

Il glissa un billet de cinq dollars sur le comptoir.

– Tenez, ça doit tout payer, madame. Faut que je traverse.

Il sortit rapidement et sitôt que la porte se fut refermée, la femme se précipita vers le téléphone. Elle fit le « 0 » et dit à la téléphoniste :

– Donnez-moi la police, vite !

Lorsque la voix monocorde répondit : « Police ! » la brave femme s'écria :

– Je suis madame Gauthier, la propriétaire du petit restaurant, en face du Perroquet qui jase. Je ne pouvais pas vous appeler avant, il aurait pu tout entendre.

– Mais de qui parlez-vous, madame ?

– Le Manchot, le tueur que les policiers recherchent.

– Un instant, pas si vite, madame. Tout d’abord, donnez-moi l’adresse de votre restaurant.

Lorsqu’elle l’eut fait, le policier continua :

– Le Manchot était chez vous il y a quelques instants ?

– Il a passé près d’une heure ici. Je suis certaine que c’est lui, j’ai vu sa photo des dizaines de fois dans les journaux.

– Il était seul ?

– Une fille, une espèce de guidoune aux cheveux roux, est venue le rejoindre et elle a traversé de l’autre côté au Perroquet. Quant à lui, il vient de sortir en coup de vent et à son tour il est entré au Perroquet, ça fait à peine deux minutes.

– Merci de tous ces renseignements, madame !

Et le policier coupa la communication pour

transmettre immédiatement la nouvelle à l'inspecteur Bernier.

– Enfin, la chance nous sourit. Vite, je veux une dizaine de voitures. Cernez le Perroquet qui jase. Surtout, ne laissez pas fuir le Manchot. Je m'y rends moi-même. Je prendrai la direction des opérations.

Les événements se précipitaient à un rythme accéléré et Bernier n'était pas au bout de ses surprises.

Il allait sortir de son bureau lorsqu'un détective lui fit signe :

– Inspecteur, attendez, on vient de capter un appel sur la ligne de l'agence du Manchot. L'inspecteur se précipita sur le récepteur.

– Alors, qu'est-ce qu'on a dit ?

– Michel Beaulac vient de téléphoner à l'agence. Il sera là dans quelques minutes avec un type nommé Dubuc. La mère de monsieur Dumont a dit que la bâtisse n'était pas surveillée. Vous voulez qu'on envoie d'autres hommes là ?

– Non. Prévenez Gauvin, qui attend au

restaurant d'en face. Qu'il surveille l'entrée. Foisy est posté à l'arrière. Que Gauvin le prévienne puis il nous avertira sitôt que Beaulac sera arrivé. À ce moment-là seulement, nous enverrons d'autres hommes.

Bernier raccrocha, un sourire aux lèvres.

– J'ai eu le nez long en retirant tous mes hommes qui surveillaient l'agence. Cette fois, Robert Dumont, il faudra que tu te rendes à l'évidence. Je suis beaucoup plus fort que toi.

Et se gonflant d'importance, il sortit de son bureau.

*

Le Manchot poussa la porte du restaurant. Le client qui lisait le journal était toujours à la même table et la serveuse topless s'ennuyait derrière son comptoir.

Le détective se dirigea droit vers l'homme et lui enleva brusquement son journal.

– Debout, pas un geste, je suis armé et surtout, ta gueule. Avance vers le comptoir.

L’homme obéit. La fille vit s’approcher le Manchot et le type qu’il tenait en respect mais elle ne pouvait voir le revolver.

– La fille, pas un mot, ne crie pas, fit le détective en brandissant son arme. Tu vas passer la première et nous diriger vers l’appartement arrière.

– Mais qu’est-ce qui se passe ? Si c’est de l’argent que vous désirez, la caisse est là et elle est vide. En bas, y a personne.

– Je ne te demande pas ton avis, répliqua sèchement le détective. Passe devant.

La fille fut bien obligée d’obéir. Elle ouvrit la porte donnant sur l’escalier et aussitôt une voix demanda :

– Qu’est-ce que c’est ?

Le Manchot murmura :

– Y a personne, hein ? Identifie-toi !

La fille cria :

– C’est moi Linda.

– Qu’est-ce que tu veux ?

– J’ai à faire en bas.

– On t’a dit de ne pas laisser le restaurant.

– Je suis obligée de descendre.

Le Manchot lui donna un coup dans les reins.

– Ma salope, tu parles trop. En bas, vite.

Et le détective, sans hésiter, lança :

– Je vous préviens, je tiens Linda en joue et je l’abats si vous intervenez.

On était rendu au bas de l’escalier. Le Manchot aperçut Candy, la perruque arrachée, ses cheveux défaits, les joues rouges. Deux hommes se trouvaient devant elle, un type aux cheveux blancs et enfin, un autre que Dumont connaissait, l’homme au complet marron.

– Tous les deux, ordonna le détective, placez-vous contre le mur, les mains en l’air.

Candy poussa un cri.

– Robert, derrière...

C'est tout ce que le Manchot put entendre. Paulo s'était appuyé contre le mur, tout près de l'escalier, sitôt qu'il avait entendu la voix du Manchot. Et lorsque ce dernier fit un pas en avant, il fonça sur lui et lui assena un coup de crosse de revolver derrière la tête. Le détective s'étendit de tout son long, sans connaissance.

Herman ordonna :

– Linda, remonte tout de suite. Toi le client, décampe et surtout pas un mot. Tu sais que nous avons les moyens de te retrouver.

Le client ne se le fit pas dire deux fois. Il grimpa les marches, quatre à quatre, suivi de Linda qui referma derrière elle la porte donnant sur l'escalier.

– Blackie !

– Oui, monsieur Herman ?

Il lui tendit un trousseau de clefs.

– Va chercher ma voiture, stationne-la dans la ruelle, nous n'avons pas un instant à perdre. Faut partir d'ici.

Paulo s'était penché sur le Manchot.

– J’ai pas frappé trop fort, il reprend déjà connaissance.

– Tant mieux, car il devra répondre à quelques questions au sujet de la rançon...

Puis, se tournant vers Candy, il ajouta :

– S’il refuse, c’est toi qui en souffriras. Tu ne voudras plus jamais danser après que je me serai occupé de toi !

*

Dubuc ordonna au taxi de s’arrêter, bien avant qu’il soit arrivé aux bureaux de l’agence.

– Nous allons passer par derrière, dit-il. Les policiers ont peut-être laissé un homme à l’avant.

« Il songe à tout » se dit Michel.

Bientôt, les deux hommes arrivèrent dans la ruelle et le grand Beaulac sortit son trousseau de clefs et ouvrit une porte.

– Faut monter à pied.

– Aucune importance.

Une fois arrivé devant les bureaux de l'agence, Dubuc se plaça le long du mur et ordonna à Beaulac :

– Entre le premier et mets-toi dans la tête que je ne te perds pas de vue.

En voyant paraître Michel, Corinne Dumont-Spalding se leva.

– Tu es seul ? demanda-t-elle.

Dubuc se glissa dans la pièce. Il avait le revolver au poing.

– Non madame, je l'accompagne et c'est moi qui commande. Où est le coffre-fort ?

– Dans le bureau du patron, fit Michel, à gauche. Mais je vous le répète, je ne connais pas la combinaison.

– Mais madame la connaît.

Corinne éclata de rire.

– Moi ? Mais c'est une blague que Michel vous a faite. Oh, je comprends, une fois mon fils m'a fait ouvrir le coffre. Je croyais pouvoir me

remémorer la combinaison, mais à mon âge, vous savez, on oublie tout.

Dubuc poussa le couple devant lui.

– Inutile de jouer la comédie, madame. Je vous donne dix secondes, pas plus. Si vous n'ouvrez pas ce coffre, je tue Michel Beaulac, devant vous.

– Obéissez, madame Corinne, il est capable de tout. Et surtout, pas de blague, n'allez pas appuyer sur le bouton rouge placé sur le côté.

Rapidement, Dubuc s'approcha du coffre.

– Qu'est-ce que c'est que ce bouton rouge ?

– Un signal d'alarme, fit Michel. Si on appuie dessus, ça sonne directement au poste de police le plus rapproché.

Corinne lança un clin d'œil à Michel, se pencha devant le coffre et se mit à jouer avec les cadrans.

– Tenez, fit-elle au bout de quelques secondes, vous n'avez plus qu'à ouvrir la porte.

Et elle se recula, laissant Dubuc seul devant la

porte de l'immense coffre-fort. Tout en surveillant Michel et la vieille dame, Dubuc avança la main droite, se saisit de la poignée qu'il tira vers lui.

La porte s'ouvrit. Un jet de fumée opaque sortit du coffre et Dubuc poussa un cri de douleur. Ce jet blanc l'avait atteint en pleine figure.

Corinne et Michel s'étaient jetés de côté.

– Vite, maman Corinne, refermez la porte.

Dubuc était tombé sur le tapis. Il hurlait :

– Ça brûle, ça brûle... mes yeux !

Michel avait repris son revolver.

– Il n'y a aucun danger. Cet acide ne fait qu'aveugler temporairement.

Corinne déclara :

– Tu as bien fait de mentionner le bouton. Robert m'avait prévenue. Avant d'ouvrir la porte, je dois toujours appuyer sur le bouton rouge, sinon je reçois le jet d'acide dans la figure. J'aurais pressé le bouton, par habitude.

– Une très bonne mesure de protection contre les voleurs, ajouta Michel.

Dubuc s'était relevé. Il s'essuyait les yeux qui continuaient de couler comme une fontaine.

– Et maintenant, c'est vous qui allez répondre à mes questions.

Mais le grand Michel n'eut pas le temps d'en dire plus long. La porte des bureaux de l'agence venait de s'ouvrir et cinq policiers, armés jusqu'aux dents, pénétrèrent dans la pièce.

– Que personne ne bouge. Vous êtes tous en état d'arrestation. Quel beau coup, fit un sergent. Je connais un inspecteur qui va bondir de joie !

*

Herman n'en pouvait plus d'attendre.

– Qu'est-ce qu'il fait cet idiot ? Je parie qu'il est incapable de faire démarrer ma voiture. Va donc voir, Paulo !

Mais la réalité était toute autre.

En sortant par la porte arrière, Blackie était tombé aux mains de policiers qui descendaient justement d'une voiture.

D'autres automobiles arrivaient. On encerclait l'endroit. Bientôt, l'inspecteur Bernier parut.

– Nous avons arrêté ce type, inspecteur. Il voulait sans doute prendre la fuite.

– Mettez-le dans le fourgon. Déjà des policiers étaient entrés dans le restaurant. Linda n'avait offert aucune résistance.

– Sergent, ordonna Bernier, dans une minute exactement vous enfoncerez cette porte. Nous, nous allons passer par le restaurant. Il nous faut arriver exactement ensemble.

– Compris.

Le sergent regarda sa montre. L'inspecteur leva la main droite en l'air et, soudain, l'abaissa.

– Ça commence. Une minute exactement.

Il courut à l'avant, entra dans le restaurant où déjà une dizaine de policiers armés se tenaient un peu partout, l'un derrière le comptoir, d'autres dans la salle de toilette, deux autres le long du

mur, près de la porte d'entrée et enfin, quatre autres tout près du passage qui menait à l'escalier.

Le tout s'était fait sans bruit, sans un seul échange de coup de feu.

Les yeux rivés sur sa montre, Bernier attendait l'heure H. Il comptait les secondes.

– À mon signal, ouvrez la porte et descendez l'escalier, dit-il à voix basse.

Et il se mit à compter à rebours.

– Cinq, quatre, trois, deux, un... Allez-y !

La porte fut ouverte et les policiers s'élançèrent dans l'escalier.

Pendant ce temps, d'autres agents, dirigés par le sergent, fonçaient dans la pièce par la porte qui donnait sur la ruelle.

– Les mains en l'air, tous !

Paulo voulut se servir de son revolver. Un policier tira et le jeune criminel s'écrasa au sol.

Herman avait levé les mains, tout comme Candy et le Manchot.

– Tiens, tiens, si ce n'est pas mon ami Robert Dumont !

Le Manchot reconnut la voix de l'inspecteur Bernier.

– Je crois que nous vous tirons d'un mauvais pas, mon cher policier amateur. Embarquez toutes ces fripouilles dans la voiture cellulaire et au poste.

Juste à ce moment, un détective s'approcha de Bernier.

– Inspecteur, vous venez de recevoir un appel. Les policiers envoyés au bureau de l'agence ont capturé Beaulac et le type dont la photo est parue dans les journaux et ils ont également arrêté la mère du Manchot !

Bernier ricana :

– Toute l'équipe ! Il n'y a pas à dire, mon cher Dumont, c'est mon jour de gloire. Cette fois, c'est moi qui triomphe et sur toute la ligne.

IX

Un accident malencontreux

Tous avaient pris place dans le plus grand des locaux de l'escouade des homicides.

L'inspecteur Bernier et quelques détectives surveillaient tous ceux que l'on considérait comme suspects.

Le Manchot et sa mère étaient assis tout près l'un de l'autre. Quant à Michel et Candy, ils avaient pris place dans un autre coin de la grande pièce.

– D'où sors-tu toi ? D'une mascarade ou d'un congrès de nudistes ?

Candy haussa les épaules :

– Je ne parle pas avec des tueurs, moi.

– Taisez-vous, tout le monde, fit Bernier d'une voix très douce, une voix qui sonnait faux.

Dumont, soyez beau joueur et relatez-nous votre version de l'affaire.

– Elle est très simple. Monsieur s'est présenté chez moi hier avec une histoire abracadabrante. Une chose certaine, il avait perdu la mémoire et il était en possession d'une énorme somme d'argent. Alors, j'ai décidé d'essayer de découvrir la vérité. J'ai confié l'amnésique aux bons soins de Michel et ils sont allés s'installer dans un motel de la rue Lajeunesse. Pendant ce temps, je demandais la coopération du journal pour faire paraître la photo de notre inconnu. Nous avons dû lui mettre une perruque car il avait eu la bonne idée de se faire raser tout le crâne. Le piège a réussi puisqu'on a tenté d'abattre notre client.

Ce fut Michel qui, cette fois, continua le récit.

– J'ai commandé le déjeuner, puis j'ai vu le garçon arriver. J'ai voulu qu'il me remette le cabaret, sans ouvrir trop la porte. J'avais le revolver à la main. Il m'a tendu le cabaret et j'ai vu son arme. Il fallait que je tire, légitime défense.

– C’est pas à vous de conclure, fit Bernier.

Michel raconta ensuite de quelle façon le Manchot l’avait aidé à se débarrasser de l’homme au complet marron.

– Cependant, j’étais sans voiture. Alors, je me suis rendu chez un ami habitant Laval-des-Rapides. D’ailleurs, vous devez le savoir inspecteur, vous avez dû entendre la conversation que j’ai eue avec madame Dumont.

Le Manchot reprit la parole, raconta comment, grâce à une cascadeuse, il avait pu rattraper Blackie et le suivre jusqu’au Perroquet qui jase.

– Je ne pouvais entrer seul dans ce cabaret et j’ai demandé l’aide de Candy.

L’inspecteur se tourna vers la plantureuse blonde, beaucoup moins jolie qu’à l’ordinaire à cause de son maquillage tout défait.

– Qu’avez-vous à dire ?

– Rien, répondit Candy en évitant de regarder Bernier ; je me suis fait passer pour une danseuse, j’ai voulu les faire parler, mais je n’ai rien appris. Le patron est intervenu puis vous êtes arrivé,

inspecteur. C'est tout.

Elle préférait ne pas raconter la petite séance de strip-tease qu'elle avait offerte aux criminels. Si Michel l'avait appris, Candy en aurait entendu parler durant des semaines. Il aimait trop taquiner sa collègue.

L'inspecteur reprit la parole.

– Avant de demander à monsieur Dubuc de nous raconter ce qui lui est arrivé, je vais vous prouver, Manchot, que la police officielle est beaucoup plus forte que toute agence de détectives amateurs.

Et il appuyait avec un malin plaisir sur le mot amateurs.

– Il y a deux jours, le fils d'un important industriel de Drummondville a été enlevé, le jeune Sylvain Trottier. Son père Bertrand, au lieu d'entrer en communication avec nous, a préféré attendre des nouvelles des ravisseurs. Ces derniers ont exigé une rançon, et Bertrand Trottier l'a versée. Malheureusement, il n'a pas encore retrouvé son fils. Que s'est-il passé

exactement ? C'est monsieur Pierre Dubuc qui va nous l'apprendre.

*

Herman Schmidt avait préparé l'enlèvement du jeune Sylvain Trottier.

Il s'était adjoint deux compères, Frank et Blackie. Il leur avait dit :

– Je connais un type qui habite dans la région de Drummondville, un dénommé Dubuc. Il acceptera de nous aider. Il se drogue et il nous doit une forte somme. Il est célibataire, il habite seul et jamais les policiers ne songeront à l'arrêter ni même à le soupçonner.

Le travail de Dubuc était fort simple. Il devait attendre l'appel d'Herman.

– Vous n'aurez qu'à prendre votre voiture, à vous rendre sur la route entre Victoriaville et Drummondville. Trottier ira déposer une serviette en cuir à un endroit précis que nous vous mentionnerons. Vous laisserez Trottier revenir

vers Drummondville. Ensuite, vous irez récupérer la serviette et vous viendrez nous rejoindre dans un hôtel de Drummondville que nous vous nommerons. Non seulement votre dette sera effacée, lui avait-on promis, mais vous recevrez cinq mille dollars pour votre aide.

Dubuc était obligé d'obéir. À un certain moment, il avait failli téléphoner aux autorités. Mais s'il l'avait fait, il aurait signé son arrêt de mort. Même si les ravisseurs avaient été arrêtés, leurs amis l'auraient sûrement retrouvé.

Tout s'était déroulé tel que prévu. À l'heure dite, Dubuc avait vu passer la voiture de Trottier. Elle avait fait demi-tour et elle était retournée vers Drummondville. Il avait attendu une vingtaine de minutes, puis il s'était dirigé vers le lieu du rendez-vous.

Dans la brume, il voyait mal la grosse maison blanche, mais l'orme, sur le bord de la route, était visible. Il s'était arrêté. La serviette de cuir était là, derrière l'arbre.

Dubuc s'en était emparé, il avait repris le volant et avait fait route vers Drummondville.

« Je ne leur remettrai l'argent que lorsqu'ils auront rendu la liberté au jeune Sylvain. »

Puis, il y avait eu la panne. La voiture volée qu'on lui avait remise s'était brusquement arrêtée, elle ne voulait plus avancer.

« Il faut que j'arrive à temps à Drummondville. Heureusement, dans une demi-heure, à pied, je devrais y être. Il y a tellement de brume qu'ils ne seront pas inquiets si je suis un peu en retard. »

Et soudain, une auto avait foncé vers lui. Il avait vu la mort de près et s'était jeté dans le fossé, se frappant durement la tête.

*

– Quand j'ai trouvé la serviette, quand je me suis rendu compte qu'il m'était impossible de me souvenir, j'ai décidé de prendre la fuite. J'ai pu filer en autobus jusqu'à Montréal.

Herman lança :

– Des gens t’ont reconnu, mais trop tard pour nous prévenir. C’est lorsque nous avons aperçu ta photo dans le journal que nous avons compris que la chance nous souriait.

L’inspecteur Bernier admit :

– C’était habile de votre part, Manchot.

Puis, il ajouta à l’intention du détective :

– Savez-vous que je pourrais porter des accusations contre vous ? Vous avez caché un criminel. Vous avez refusé de rapporter à la police un accident grave survenu à un homme. Par votre faute, un enfant a peut-être été tué. Un mot de ma part et vous perdrez à tout jamais le droit d’exercer votre métier, Dumont. Mais je n’en ferai rien. Vous avez toujours cru que j’avais un cœur de pierre. Vous faites erreur. Parfois, vous et vos amateurs, vous nous rendez de petits services. Je ne porterai donc pas plainte.

Puis, se tournant du côté d’Herman, il lança :

– Quant à vous, si vous ne voulez pas finir vos jours derrière les murs d’un pénitencier, j’espère que vous pouvez faire remettre le petit Sylvain

Trottier en liberté.

Herman déclara :

– On ne lui a fait aucun mal. C’est une amie qui en a la garde. Je n’ai qu’à lui téléphoner et elle le laissera partir.

– N’en faites rien. Vous allez me donner le nom et l’adresse de cette fille.

Herman obéit et, aussitôt, Bernier se mit en communication avec la Sûreté du Québec.

– Vous restez tous ici, fit Bernier en s’adressant au Manchot et à ses employés. Je dois attendre des nouvelles de la Sûreté.

L’inspecteur se retira avec ses hommes qui emmenaient Herman et Blackie vers des cellules.

Quant à Paulo, il avait été conduit à l’hôpital et déclaré hors de danger ; la balle du policier s’était logée dans sa cuisse.

Une fois Bernier sorti, Michel, inquiet, demanda :

– Boss, qu’est-ce qui va m’arriver ? J’ai tué un homme.

– Il y aura une enquête du coroner dès demain. Tu devras probablement répondre à une accusation d’homicide involontaire. On ne peut t’accuser de meurtre. Je serais fort surpris si on agissait autrement.

Une dizaine de minutes s’écoulèrent, puis l’inspecteur parut.

– Sylvain Trottier est sain et sauf. Dumont, un de mes hommes va vous accompagner à votre bureau. Vous lui remettrez le montant de la rançon. J’espère pour vous que vous n’avez pas retiré une partie de la somme.

– Je ne vous permets pas de m’insulter, Bernier.

– Quant à vous Beaulac, vous restez ici. Je vous mets en état d’arrestation. Vous comparâtes demain en cour du coroner, ensuite nous aviserons.

Candy décida de retourner immédiatement chez elle.

– Je ne te blâme pas, ricana Michel. Moi, j’aurais honte de sortir accoutré de cette façon.

J'espère que le chauffeur de taxi n'est pas trop impressionnable. Il pourrait avoir un accident.

Le Manchot, sa mère et un policier se rendirent aux bureaux de l'agence où Robert Dumont remit la serviette de cuir contenant la rançon.

– Dubuc a pris un peu d'argent dans cette serviette. Vous pourrez vérifier le compte avant de remettre le tout à monsieur Trottier. L'inspecteur a bien dit qu'il s'agissait de monsieur Bertrand Trottier, un industriel de Drummondville ?

– C'est bien ça.

Une fois le policier parti, le Manchot ordonna à sa mère :

– Appelez tout de suite l'information de Drummondville. Je veux parler à monsieur Bertrand Trottier, personnellement,

– Je m'en occupe.

Ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que le Manchot put enfin parler à l'industriel.

– Monsieur Trottier, j'ai appris que votre fils

avait été libéré. Il est en parfaite santé ?

– On ne lui a fait aucun mal, monsieur Dumont. Ma femme et moi sommes fous de joie.

– Je suppose que les policiers vous ont raconté tout ce qui s’est passé ? Ils vous ont parlé du rôle que mes assistants et moi avons joué dans cette affaire ?

L’industriel répondit :

– On m’a juste mentionné que c’est vous qui aviez eu la garde de la rançon.

– Eh bien, si vous voulez m’accorder quelques minutes, je vais vous dire toute la vérité. Sans l’aide de mes assistants, votre fils Sylvain ne serait probablement plus de ce monde.

Et le Manchot parla durant près d’une demi-heure.

– J’ignorais tout ça, monsieur Dumont.

– Évidemment, ça a entraîné quelques frais pour mon agence. Mais je n’exige aucun salaire, tout simplement le remboursement de...

Mais Trottier le coupa :

– Il n'en est pas question, monsieur Dumont. Je veux que vous me fassiez parvenir votre compte comme si j'avais retenu vos services.

Avec un petit sourire malin, le Manchot ajouta :

– N'allez pas croire que je vous ai téléphoné pour ça, monsieur Trottier. Mon but premier était de prendre des nouvelles de votre fils.

– Vous êtes trop aimable. J'attends de vos nouvelles. Vous pouvez être assuré que vous n'aurez pas affaire à un ingrat.

Le Manchot raccrocha et, en levant la tête, il aperçut sa mère, debout à l'entrée du bureau.

– J'ai tout entendu, espèce de grand hypocrite !

– Maman, je vous ai dit des dizaines de fois que je ne dirige pas une agence de bienfaisance. J'ai des dépenses, des salaires...

– Oh, je ne suis pas inquiète. Tu trouveras toujours le moyen de dénicher un client qui paiera tous les frais.

*

Le Manchot avait vu juste. Michel Beaulac fut accusé d'homicide involontaire et on le laissa en liberté provisoire jusqu'à son procès, qui ne devait être qu'une simple formalité.

Michel n'avait fait que se défendre. S'il n'avait pas tiré le premier, lui et Pierre Dubuc auraient sûrement été descendus.

Yamata, l'amie de Michel, placée dans une maison pour convalescents, recouvrait la santé petit à petit.

Michel parlait toujours de l'épouser, sitôt qu'elle pourrait sortir de l'hôpital.

Ce matin-là, le Manchot fit venir Corinne, sa mère, et Candy dans son bureau.

– Michel n'est pas là ?

– Il travaille à une enquête, dit Corinne. Pourquoi ? Il y a quelque chose de spécial ?

– Oui. J'ai engagé une secrétaire, fit le détective. Elle va débiter demain.

Corinne comprit.

– Tu n’as donc plus besoin de moi. Je suis trop vieille pour remplir la tâche. Oh, ne parle pas, tu mentirais.

– Maman, j’ai encore besoin de vous. Tout d’abord, vous devrez montrer le travail à cette jeune fille. Ça prendra au moins une semaine. Ensuite, si vous le désirez, je veux que vous veniez travailler tous les jours, à l’heure du repas. J’accorderai deux heures de lunch à cette secrétaire.

Candy sursauta :

– Deux heures ! Dites donc, vous la traitez aux petits oignons. J’ai hâte de connaître cet oiseau rare.

Et elle demanda :

– Est-ce une de celles que j’ai reçues en entrevue ?

– Non.

Corinne possédait la liste de toutes les filles qui avaient postulé l’emploi.

– Ce doit être Lucienne Beaujolais, celle qui a déjà travaillé pour un bureau d’avocats.

– Vous n’y êtes pas du tout. D’ailleurs, inutile de chercher, maman, elle n’est pas sur votre liste. Cette fille a fait ses études comme secrétaire, elle est sténo-dactylo et elle rêve de travailler pour une agence comme la nôtre.

– Jolie ?

– Très, murmura le détective.

Candy regarda longuement son patron.

– Moi, j’ai l’impression que cette fille vous est tombée dans l’œil, Robert.

– Pas du tout. Mais elle peut nous être très utile, car il n’y a personne à l’agence qui sache conduire une voiture comme elle. Elle a été cascadeuse pour des films québécois. Son nom est Danielle Louvain et elle débute demain matin.

Cette fille qui semble avoir beaucoup de cran, qui dit adorer les aventures, pourra-t-elle remplir adéquatement le rôle de secrétaire ?

Candy aurait-elle vu juste en disant que Robert Dumont, cet homme qui semble insensible aux

charmes féminins depuis la mort de la seule femme qu'il ait aimée, se serait laissé attirer par la fouguese Danielle ?

Une nouvelle venue qui ajoutera sûrement beaucoup de piquant aux prochaines aventures de Robert Dumont, le Manchot !

Cet ouvrage est le 439^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.